

Ex Libris



Houdini

Houdini's

ite

a

illet

980



Class GV1545

Book T7 C6

THE BEQUEST OF
HARRY HOUDINI

1927

Treme
on my
villa

to me
in at his

oudini

He de

in the 1800

tions used



PAR HENRI COLOMBON, DIRECTEUR DU JOURNAL
LOU GALOI PROUVENÇAU

Henni Colombos



TREWEY

PREMIER
SHADOWGRAPHISTE
MIME
&
COMEDIEN

The advertisement features a central illustration of a man in a tuxedo, identified as Henri Colombos, standing and gesturing towards a large circular shadow puppet screen. The screen displays various shadow puppets, including a swan, a bird, a hand, a bear, a person on a tightrope, and a hand holding a gun. To the left of the man, there are several caricature photographs of people. The background is dark, and the overall style is that of a vintage theatrical poster.



== CARPENTRAS - IMPRIMERIE BATAILLER ==

GV1545

.T7C6

Houdini Coll

Bequest of
Harry Houdini
April 1927

voilà moniteur de gymnastique, et son ambition est pour les planches, ce trône du comédien qui exerce son attirance sur tant d'êtres humains.

Il sort de l'école, notre Félicien : son père veut qu'il soit un brave ouvrier, un artisan modèle, un travailleur.

Il obéit, essaye plusieurs métiers et trouve, quoi ! la misère. Ce qui lui permet, après avoir respectueusement satisfait aux désirs de son père, de se livrer à ses préférences.

Et voici notre Félicien, débutant, sans crier gare, comme jongleur, mime, gymnaste et comédien ! Toute la lyre ! le cumul dans toute sa force. Et, pour conclusion, là encore : misère et compagnie.

Oui, mais il est jeune, courageux, d'esprit ouvert, plein de confiance en lui et le métier lui sourit. Santé de fer, volonté de fer, avec cela on peut faire le tour du monde.



Félicien travaille sans relâche et voyage à journée faite — pas en rapide de luxe, je vous le promets. La chance vient à lui et, avec la même rapidité, l'abandonne. Il n'est pas homme à se décourager pour si peu. Il va toujours devant lui, continue... comme le nègre et, dans sa roulotte, mène la vie du parfait bohème en liberté. Pour lui les diamants sont du verre et les lapins des choux... du Midi, mais philosophe, malgré sa jeunesse, il patiente, tant et si bien que la fortune lui arrive sous la forme d'engagements à Paris ; Paris, la grande attirance, Paris, le point de mire de toutes les ambitions !

Félicien dans la capitale ! Cette fois, il va tout conquérir, et ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est conquis par elle !

Le rêve est devenu réalité. Mais c'est que Trewey n'est pas un banal se contentant de suivre les sentiers battus ; il est de ceux qui aiment chercher et qui savent trouver, de ceux qui se complaisent aux nouveautés, aux originalités.

Le nouveau, l'original, voilà ce qu'il lui faut à cet homme ambitieux de se créer un genre à lui, d'être, de devenir quelqu'un. Il veut être quelqu'un ; il le sera. Et ce n'est pas sans raison qu'il forcera le public à lui donner ce qualificatif qui lui tenait tant à cœur : *Original*. Non de goûts et de manières, mais bien de composition, de création artistique. *L'Original Trewey* ! Accouplé à son nom, ce qualificatif lui restera.

Le secret du succès qui, bientôt, lui arrivera de toutes parts, il est bien simple. Il l'a trouvé, uniquement, dans cette trinité de doctrine, dans cette ligne de conduite que tout le monde devrait et pourrait si bien se tracer :

TRAVAIL ☞ PATIENCE ☞ PROGRÈS

et de ces trois mots, lui, le fils d'ouvrier, lui, si simple et si naturel, il se fait une devise de noblesse, je serais presque tenté de dire un blason, estimant, non sans raison, que la véritable noblesse c'est le travail individuel, l'intelligence, la conquête de sa personnalité.

Té ! on a beau être du midi, on a aussi sa petite vanité, n'est-ce pas, Félicien ?

Et, dès lors, ce ne sera plus seulement Paris qui recherchera notre « original », qui l'applaudira, qui l'accapamera.

Trouvant toujours du nouveau, alors qu'on pourrait croire qu'il n'en est plus au monde, « l'Original Trewey » va de triomphe en triomphe.

Il touche à tout avec la même maëstria ; il cumule. Prestidigitateur, mime, Pierrot sans égal, restituant Debureau ou Legrand, clown, musicien excentrique, produisant des instruments de son invention, jouant et composant, sans, du reste, connaître un traitre mot de la théorie musicale, il innove l'art si curieux de la silhouette et crée pour ainsi dire *l'ombromanie* ; puis, après l'avoir étudié dans tous ses détails, il remet à la mode l'art de la transformation de la physiono-

mie par la figuration du chapeau, du couvre-chef propre aux métiers ou aux personnages historiques.

Entre ses mains, le « tabarin », ce chapeau percé, devient un instrument souple et docile, dont il augmente encore les figures.

Jusqu'alors il s'était contenté du grand public, se montrant en triomphateur acclamé, sur les scènes de toutes les « Variétés », « Folies » ou « Alcazars » du monde entier, amusant Paris, subjuguant Londres, allant ramasser en Amérique les couronnes et — ce qui vaut mieux — les dollars du succès, aidé du reste, par une aimable compagne, danseuse émérite, dont il prit plaisir à faire — telle je la vis au London Pavillon — son page de prédilection.

Un jour, il se dit que les clubs et les salons seraient peut-être, eux aussi, heureux de le posséder. Et le voici, alors, reprenant et perfectionnant le jeu chinois, le papier multiforme, dessinant, découpant, mécanisant ces merveilleuses silhouettes animées, aux profils d'hommes illustres ou politiques, qu'il crée, forme, présente avec ses doigts et qui charment, retiennent et captivent par leur étonnante ressemblance, par tous les détails de l'être intime. Quelque chose comme une humanité lilliputienne, vue toute en noir, allant, venant, vivant, s'agitant à la lumière.



Il ne perd point de vue sa devise ; et le voici cherchant encore autre chose, affichant des prétentions nouvelles.

Le clown, le musicien excentrique, le *tabariniste*, l'ombromane, le *shadowgraphe*, pour franciser l'expression anglaise, ne se contente plus de ses représentations : il entend professer, comme un professeur *ex cathedra*, et voici Trewey formant des élèves, intéressant, attirant à lui les gens du monde qui, captivés par sa dextérité sans égale, prennent chez lui conseils et leçons.

Dernière transformation ; dernière apparition.

En 1896, son vieil ami Lumière estimant que personne ne saurait, comme lui, tirer partie du cinématographe, que ses fils viennent d'inventer, lui en confie l'exhibition, l'exploitation, la vulgarisation, et voici notre Trewey repartant pour Londres, traversant à nouveau les mers, à seule fin de se faire le « montreur » du plus merveilleux appareil qui soit de vie factice.

Et, après cela, c'est l'apogée, la fortune bien méritée, le repos bien acquis. Notre Félicien d'autrefois, transformé en rentier, portant beau, affichant grand air, se retire dans les environs de Paris, en la maison aux classiques volets verts dont il a su faire le plus ravissant cottage qui soit dans le goût anglais.

Vous croyez que notre diable d'homme va se reposer.

Comme vous le connaissez mal ! Ne rien faire, lui, ne plus occuper son esprit ingénieux et ses doigts toujours merveilleusement agiles, mais c'est qu'alors Trewey ne serait plus de ce monde.

Et il en est, croyez-moi, pour longtemps encore. C'est du moins ce que je lui souhaite et ce que je vous souhaite.

Trewey cherche, cherche toujours : pour se distraire, pour faire des élèves qui puissent lui survivre, il écrit des pantomimes, versifie des chansons, compose des valse, couvre des cahiers de pensées, de réflexions, de maximes, se transformant à la fois en une sorte de La Rochefoucauld et de père Montyon ; se donnant à tout ce qui est société d'encouragement au bien, sociétés de secours mutuels, de sauvetage, société de gymnastique, que sais-je !

Ne riez point ; il collectionne les bilboquets, cherchant à faire revivre le bel art, si français, du « bilboquet », dont il fut toujours un adepte convaincu ; il fait de la photographie, de l'aquarelle, même de la peinture, et les fleurs, pas plus mal, je puis vous le dire, que bien des peintres spécialistes et médaillés.

En mouvement, toujours en mouvement ; en travail, toujours en travail ; tel est l'homme vraiment original, qui après avoir eu, pour débiter, le théâtre de la place publique, devait, en ces dernières années, donner des représentations devant les têtes couronnées.

A ta santé, Félicien !

Et que ce soit pour longtemps encore !

John GRAND-CARTERET.

Paris, le 16 Décembre 1909.





TREWEYISME

ET

TREWEY



Le Journal *La Tribune de Chicago*, dans un article paru en 1889, sous la signature de A. Goldsmith, disait : « Trewey est un des artistes novateurs dont l'ombre passe, mais dont le nom reste à la postérité ».



Au milieu de la médiocrité qui nous envahit, au concert comme ailleurs, c'est une véritable bonne fortune, pour le chroniqueur surtout, d'avoir à s'occuper d'un artiste sérieux, d'un artiste qui mérite réellement ce nom. Il est des artistes comme des amis, et le bonhomme La Fontaine a toujours raison : Rien de plus commun que le nom, rien de plus rare que la chose.



THE WITNESS

TREWEY

THE WITNESS

THE WITNESS

TREWEY

THE WITNESS

1

1

L'HOMME ET L'ARTISTE

FILS de ses œuvres, enfant de Monteux, près Carpentras, Félicien Trewey vit le jour à l'époque de la Révolution de 1848.

Quoique mécanicien, le père Trewey entendait que son fils fût quelqu'un et son rêve était de le voir ingénieur. Il lui fit donc donner une excellente éducation. Mais ce garnement de Félicien se moquait de ses professeurs à peu près comme un dramaturge romantique de la règle des trois unités. Le papa, furieux, l'enfermait à clef dans sa chambre. Le futur prestidigitateur ne s'embarrassait pas pour si peu. Ouvrant dextrement la fenêtre, il appelait un garnement de son âge et lui soufflait dans le tuyau de l'oreille les mots magiques : « Je vais faire guignol ». Le garnement allait raccoler ses camarades à la porte de l'école, la leur faisait manquer, et une quinzaine de morveux qui avaient bien cent ans à eux quinze, s'en allaient *sans hésiter, gais et contents, voir et complimenter le talent naissant de Félicien.*

Or, pendant ce temps, cette mauvaise graine de Félicien, arrangeait les rideaux de la fenêtre et, au moyen de bois habillés, donnait un spectacle aussi



inédit que rudimentaire. Non seulement ses camarades, mais tout le quartier y prit goût, s'esclaffant aux bouffonneries du jeune Trewey. Si bien on s'esclaffa, que le directeur de l'école, indigné, pria poliment le papa Trewey de garder son fils. Dans cet intervalle, on mena un jour Félicien à un cirque de Marseille.

C'est là qu'en voyant les exercices d'un jongleur, le jeune Trewey découvrit sa vocation. Cet enfant de sept ans se dit : Et moi aussi je serai artiste. Ce jongleur était le fameux Langlois qui n'avait pas encore toute sa réputation, que Trewey connut plus tard et qu'il surpassa de beaucoup. Dès le lendemain, Félicien étudia ce qu'il avait vu faire; ses petits doigts, souples et habiles déjà, maniaient à ravir les personnages de bois qui composaient son Théâtre-guignol; les quelques sous qu'il pouvait avoir, il les escamotait déjà avec un remarquable talent, précurseur de cette habileté qui a étonné le Monde.

En présence de cet enfant qui escamotait tout, qui des moindres ustensiles faisait un instrument de prestidigitation, son père comprit qu'il fallait renoncer au rêve tant caressé de voir son fils ingénieur. C'est ainsi qu'à l'âge de dix ans, envoyé à Marseille dans un collège où Trewey s'y fit remarquer par son aptitude pour... la gymnastique; il devint même moniteur; le trapèze et les sauts périlleux lui étaient plus familiers que le *Novum testamentum* et la règle *Ta soa trekei*. Son plus grand triomphe était à la fête du principal. Dans la pièce jouée à cette occasion, Trewey, affublé du rôle principal, comique attitré de la maison, triomphait dans toute sa gloire.

Mais pour un bout d'homme qui s'était promis d'étonner le monde par ses tours extraordinaires, ces occasions de paraître en public étaient trop rares, et, malgré les applaudissements sympathiques de ses camarades, les murs du collège étaient une frontière trop étroite pour l'ambition de Trewey.

Après avoir passé ses vacances chez ses parents qui habitaient alors Marseille, le père le plaça dans

les immenses ateliers de la Compagnie Maritime Valéry, en qualité d'apprenti dessinateur, sous les ordres de l'ingénieur, M. Blanc. Ce qui lui plut assez, car il pouvait se rendre sans contrainte aux séances du cirque et d'ailleurs la mécanique et l'équilibre ont tant de points de contact. Il se rendit le familier des tourneurs et des mouleurs, et, au lieu de tourner des



écrous et des rivets, il se fabriqua l'attirail d'un jongleur, maniant déjà les boules, assiettes, bouteilles et verres comme un prestidigitateur. Si bien qu'un jour il se trouva digne de paraître devant un public.

Un soir il dit à son père : « Papa, je ne veux plus retourner à l'atelier, j'en ne m'y plais pas. »

Son père le regarda et lui dit tout simplement : « Ecoute, lorsque j'avais ton âge, ton grand-père me dit que jamais il n'y avait eu de bâtard dans la famille, que tous les enfants, filles ou garçons, avaient su gagner leur vie de très bonne heure », puis il lui parla d'autre chose.

Le matin, à 6 heures, le père partit comme de coutume à son travail et le jeune Félicien, n'ayant pas dormi de la nuit, se dit : « Papa a raison », et faisant un petit paquet, il quitta la maison paternelle pour ne plus y revenir.

Ici commença, comme il le raconte souvent en riant, ses quarante métiers et ses cinquante misères.

Ne trouvant rien à faire, il chercha et se plaça comme apprenti menuisier, au bout de huit jours il entra chez un tailleur, quinze jours plus tard il commença chez un peintre en bâtiments, où il ne resta pas longtemps ; il vendit de la limonade dans les rues, vendait aussi des contre-marques à la porte des théâtres. Souvent sans pain et sans gîte, il allait à l'arrivée des trains, dans l'espoir de trouver un voyageur qui lui donnât sa valise à porter en ville, et tant d'autres métiers ; enfin un jour qu'il avait couché au clair de lune, se promenant aux abords de la gare, un camionneur vint lui demander s'il voulait aider à débarquer des poissons, qu'on lui donnerait 4 fr. « Avec plaisir, dit le petit Félicien » ; l'ouvrage terminé, il reçut son salaire et le camionneur lui dit de revenir le lendemain. Loin de manquer et rempli de courage, il arrivait au poste bien avant l'heure ; le soir de cette journée le camionneur lui proposa de conduire un camion, ce qu'il fit pendant près de deux mois. Comme il faisait tous les jours le voyage de la gare au marché, le Directeur lui demanda s'il voulait entrer comme employé ; Félicien avertit le camionneur et acceptant cette place, il commença comme secrétaire et enfin il devint en-canteur (vendeur à la criée). Ici le travail était dur le matin, mais il avait beaucoup de loisirs dans le courant de l'après-midi, ce qui lui donnait du temps pour répéter sa jonglerie. En dehors de cela, il faisait de l'acrobatie avec ses camarades ; il avait même pendu un trapèze dans un coin. De plus, le soir il pouvait, si ses économies le lui permettaient, aller voir dans les cirques ou music-hall, ce que l'on faisait de nouveau ; puis, sans rien dire à personne, il entra à l'Alcazar comme garçon de café extra, pour voir gratuitement les artistes, et de plus augmenter son salaire.

Bien des gens se rappellent le gymnaste-jongleur-mime et créateur de l'ombromanie artistique F. Trewey, mais beaucoup ignorent que cet excellent artiste fit ses débuts à Marseille. Il nous a plu de lui

demander où il avait débuté et par quelles circonstances il avait été amené à entrer dans cette carrière qu'il a si brillamment remplie. Le sympathique artiste nous a répondu :

« En 1863, j'étais employé à la halle aux poissons en qualité de crieur. Le fort de mon travail était de 6 à 9 heures du matin et de 2 à 4 heures de l'après-midi; le coup de feu de la vente passé, j'employai mes heures de repos, avec d'autres camarades de la halle, à faire des exercices d'équilibre, de jonglerie et de trapèze. Parmi ceux qui se livraient avec moi à ces amusements se trouvaient les Depersanno qui devinrent de réputés trapézistes.

Le Concert Vivaux était situé en face de la Criée aux Poissons; un artiste de cet établissement qui m'avait vu jongler, vint un jour me demander si je ne lui prêterais pas mon concours à une soirée qui devait être donnée à son bénéfice. Je lui répondis que je voulais bien, mais que je craignais de ne pas être assez fort pour paraître en public et puis que je n'avais pas de costume. J'avais bien déjà monté sur les planches, étant fort jeune, pour jouer la *Pastorale*, mais j'avais peur de ne pas réussir mes tours d'adresse étant sur une scène.

Enfin, il parvint à me décider en me promettant de m'aider et de me prêter un chic costume. Les camara-



(Mon premier Costume).

des de la Criée qui étaient présents à cet entretien, m'encouragèrent à accepter en me promettant de venir m'applaudir.

Quelques jours après, sur le tableau noir servant d'affiche à la porte de ce café chantant, on voyait figurer en lettres peintes au blanc d'Espagne :

Félicien, jongleur-équilibriste.

Le soir de cette représentation, la salle fut comble.

Costumé en Colin, j'attendais impatient le moment d'entrer en scène ; mais lorsque mon tour vint, j'eus un fameux trac. Heureusement que les applaudissements de mes camarades me donnèrent du courage et cela me permit de travailler assez bien. J'eus du succès et, à ma grande joie, j'avais *débuté*.

Après avoir remercié mes camarades du succès qu'ils venaient de me faire, je fus me coucher, car le lendemain à 6 heures du matin, il fallait que je sois à mon travail. Je ne pus dormir de la nuit... Je fis de nombreux projets qui, heureusement pour moi, se sont réalisés.

Le lendemain, le bénéficiaire vint me remercier en me faisant force compliments. Puis, il me dit que M^{me} Edouard, la directrice du Concert Vivaux, désirait me voir dans la journée même.

Mon travail terminé je me rendis chez la directrice. Sans ambage, elle me dit : « Tu sais, tu m'as fait plaisir, hier soir. Si tu veux venir tous les soirs, je te donnerai, comme à tous les autres, un franc par jour et tu seras nourri et logé. Tu auras aussi pour toi tous les sous qu'on jettera sur la scène pendant que tu feras ton numéro. »

Puisque cela ne pouvait me gêner d'accomplir mon travail à la Criée, je m'empressai d'accepter. Trois mois après, elle me demanda de jouer dans les pantomimes et dans les pièces à canevas. C'est alors que je quittai ma place d'employé de la Halle Vivaux pour devenir pensionnaire du Concert de M^{me} Edouard.

Je suis donc resté deux ans dans cet établissement, et c'est ce qui me permit de prendre des leçons de mimes, de me familiariser avec le public et de me fortifier pour les tours de jongleur. Ah ! un franc par

jour c'était peu. Heureusement que le jét de sous sur la scène — façon de ce public spécial de manifester sa satisfaction — faisait *la balle*.

Voilà quels ont été mes premiers débuts.

Etant au Café Vieux, je revis mon père, qui me reprocha de l'avoir quitté sans l'avertir, mais, qu'ayant appris par des amis qui me voyaient de temps à autre, que je marchai droit, il était content et en m'embrassant les larmes dans les yeux, il ajouta : « Dis-moi pourquoi tu m'as quitté, sois franc ? » « Papa, je n'ai qu'à te rappeler les paroles que tu me dis la veille de mon départ, penses-y, tu t'en rappelles, eh, bien ! moi, j'ai voulu prouver comme toi qu'il n'y avait pas de bâtard dans la famille. » Là dessus, nous nous quittâmes.



Je crois bon de vous esquisser ce qu'était le Café Vieux : une salle carrée ayant une galerie; de longues tables étroites avec tabourets étaient le modeste aménagement de la salle. La scène était très bien disposée et avait environ six mètres de large par cinq mètres de profondeur.

Les dames artistes, pendant la partie de concert, étaient assises sur la scène au fond, formant le demi-cercle. A tour de rôle, elles venaient à l'avant-scène pour chanter leur morceau. Entre deux tours de ces dames, c'était un chanteur ou bien une étoile qui se présentait au public. La soirée était toujours terminée par une pièce ou une pantomime.

La principale clientèle de cet établissement était composée de capitaines, marins et matelots des nombreux navires étrangers ancrés dans le Vieux Port.

Aussi, au programme les chants en espagnol, grec, anglais, italien, allemand, y figuraient toujours.

De cet ancien café-concert qui, comme vous le savez, n'existe plus, sont sortis des artistes d'une grande réputation. J'y ai vu débiter Plessis, Arnaud, Brossard, les Lamberti, David, Tony, Revertégat, les sœurs Noblet, dont la plus jeune épousa le chef d'orchestre, M. Allemand. Je ne crois point devoir vous

apprendre qu'elle trôna au café Allemand sur la Cannebière. Elle fut aussi directrice des Folies-Bergères, de l'Eldorado et de la Scala de Paris.

Du Concert Vivax sont aussi sortis le célèbre Deruder, Vanara, Placide, Amable, Rougon, Mallet et l'excellent pierrot et mime classique François, qui fut mon professeur ainsi que celui de Farine, de Riboulet et de Rouffe.

Voilà bien écourtés, les souvenirs que j'ai gardés de ce bon vieux temps. Ai-je répondu à votre bon désir ? Je le souhaite. »



Enfin, après une année, grâce à ses économies, Trewey put se payer son rêve : deux magnifiques costumes qui lui permirent de contracter un engagement à l'Alcazar, le café-concert le plus important de Marseille. Agé seulement de dix-sept ans, seul ouvrier de sa fortune, il devint le favori du Midi, d'Avignon surtout qui le considère comme son enfant.

Trewey voyagea d'abord sous le nom de *Félicien* et sous celui de *Neicilef*, jongleur hongrois, sous celui de *Trewey*, équilibriste persan, jusqu'au jour où il fut l'*original Trewey*.

Trewey nous avoua sans rougir qu'à cette époque il ne déjeunait pas tous les jours et que souvent il empruntait au patron de l'établissement les couteaux, pommes de terre, bouteilles et verres dont il composait son matériel.



Quelque temps après avoir quitté le Concert Vivaux et l'Alcazar, il rentra au *Concert Parisien* à Marseille et faisait la connaissance des Frères-Pascal avec lesquels il fit de l'acrobatie, et d'un nommé Schotti, contorsionniste; avec ce dernier il fit une tournée bien malheureuse, malgré leur travail qui était composé de jonglerie, de tours de souplesse et de scènes de clown. Ils faisaient à cette époque les chapeaux tournants, en exécutant des tours d'acrobatie.

Un soir, dans ce numéro, Trewey tenait Schotti sur ses robustes épaules; ce dernier en voulant rattraper le chapeau, tomba sur une coulisse laquelle prit feu ce qui donna l'alarme dans la salle.



A deux jours de cet accident dans le même exercice des chapeaux, Trewey courant après le chapeau perdit l'équilibre et tomba tête première dans l'orchestre; il se releva sans mal, mais il avait aplati le pavillon du

trombone.

Enfin, les deux artistes rencontrèrent les frères Salonne, des gymnasiarques espagnols, avec qui ils firent une association; pendant deux jours, ils répétèrent une pantomime et le quadrille des cloches très en vogue à cette époque.

Ils arrivèrent à la Ciotat et allèrent voir M. Bonifay, alors directeur du Casino; après lui avoir décrit leur programme, ce dernier les engagea pour quinze représentations.

Les Salonne avaient un numéro de gymnastique intitulé : *Le Pont de la Mort* et le *Trapèze Volant* à la Léotard, qui était en ce moment le clou et le succès de la soirée.

Dans chaque représentation Trewey jonglait, et

faisait des scènes de clown avec Schotti, puis dansait dans le quadrille et jouait la pantomime ; en somme beaucoup de travail pour peu d'argent. Mais, Trewey apprenait, observait, et cela lui servit plus tard.



A la Ciotat survint encore un accident : Dans une scène de la pantomime dans laquelle il devait emporter la Colombine dans ses bras, il s'approcha trop près de la rampe et les deux artistes tombèrent l'un sur l'autre dans l'orchestre, heureusement sans mal, aux éclats et applaudissements du public.

Enfin, toute la petite troupe s'en fut à Toulon où Salonne travailla avec la permission du Préfet maritime, au haut de la mâture et la semaine suivante à l'Alcazar de la ville ; le troisième jour Salonne tomba, se cassa deux côtes et entra à l'hôpital ; le lendemain, ses camarades allèrent le visiter et sur son conseil partirent pour Cannes et Nice. Là ils restèrent une semaine à l'Alcazar. Mais Trewey voyant que son salaire payait à peine sa nourriture et son logement, laissa partir à Nice ses camarades de misère et resta à Cannes dans le même établissement. C'est là qu'il se trouva avec Provandier, le premier tyrolien du monde.

Après cet engagement, il alla de malheur en malheur ; que de fois, ne trouvant pas à travailler même devant la porte des cafés, il lui est arrivé pour déjeuner de serrer d'un cran sa ceinture, et cela bien souvent.

Entre Cannes et Gênes, Trewey connut surtout la gêne. A son retour à Marseille, il rentra avec joie aux Folies Marseillaises.



En attendant mieux, il alla, inventant chaque jour de nouveaux tours, augmentant sa réputation d'originalité, jusqu'au moment où, devenu ambitieux, il forma une troupe ! sa troupe ! en association avec les sœurs Bonnard, danseuses du grand théâtre de Marseille, Riboulet, le comique et mime Charlot, un ténor et un musicien.

Mais laissons lui raconter ses tribulations :

« D'après cette combinaison que nous avons acceptée, tous les camarades hommes et femmes faisant partie de la troupe, participaient à tous les frais. J'avais à cette époque le privilège d'être directeur, car c'est moi qui cherchais les établissements pour donner des soirées, qui demandais les permissions aux Maires, aux Commissaires de Police, barbouillais les affiches, etc., en un mot je m'occupais de tout, et en récompense, comme nous étions cinq en nombre, on partageait les recettes en six et je prenais deux parts.

Un jour nous trouvâmes l'occasion d'acheter une roulotte et un cheval, le tout pour environ trois cents francs ; ne possédant pas la somme, nous fîmes un



arrangement, et deux mois après, nous étions propriétaires; oui, mais que d'ennuis ! Enfin, avec la roulotte nous étions sûrs que si un jour nous ne mangions pas, nous ne coucherions pas dehors.

Notre roulotte n'était pas celle du progrès : un lit dans le fond, en dessous un tiroir

contenant un second lit que l'on tirait le soir et un

rideau séparait les deux couchettes, mais, toujours deux ou trois couchaient dans une auberge du pays. Sur le devant un balcon où nous faisons la cuisine. En un mot c'était la noire misère, car l'hiver la neige fondue entraît, l'été c'était la vermine. Oh ! que de chemin parcouru, quand j'y pense.

Enfin, en route, après avoir arrêté un café pour la soirée, je courais chez le Maire et chez le Commissaire pour avoir l'autorisation, car sous l'Empire il fallait montrer son carnet ou sa carte de sûreté.

Il arrivait parfois que le Maire nous autorisait et le Commissaire refusait, pour des raisons inconnues ; cela nous dépeignait généralement que le Maire était républicain ; comme souvent il nous arrivait d'être obligés de partir dans un autre village, la bourse plate. Un jour je compris que soit chez le Maire ou chez le Commissaire, il fallait aller en premier lieu ; alors, dans un mensonge bien innocent, je disais toujours à chacun de ces deux personnages que je venais lui demander la permission de prime abord.

Un jour nous arrivons dans un village près de Draguignan où Ancelin le dentiste était venu avec sa voiture pour faire la sortie de l'Eglise ; m'apercevant devant le café où nous devions jouer le soir, il se présenta à moi et me dit : « Vous avez une belle chevelure, j'ai une pommade pour faire pousser les cheveux, vous viendrez demain à Draguignan et vous serez mon homme réclame, je vous donnerai pour cela 10 francs pour la journée ». J'en parlai avec mes camarades et j'acceptai l'offre ; comme nous manquions de musiciens pour notre soirée, Ancelin nous prêta son orgue de barbarie, se plaça dans un coin et tourna lui-même la manivelle : valse, polka, galop, etc. ; il en rit, ainsi que le public et nous aussi. Le lendemain, je me rendis avec lui à Draguignan ; lorsque nous fûmes seul, il me proposa de voyager avec lui, mais je ne pouvais laisser mes amis. Bref, je restai avec lui quatre jours ; nous nous quittâmes bons amis et nous partimes dans la direction des Basses-Alpes.

Notre premier arrêt fut dans un tout petit village (St-Pierre) près Les Arcs. Pour varier notre programme il m'arrivait de terminer la soirée par un truc nommé : *L'Homme Loup-Garou* ou *Le Mort*



qui revient. Donc ce soir-là, comme la scène était trop petite pour jouer la pantomime, je terminai avec ce truc-là. (J'avais un habit dont les pans tombaient à terre, les bras s'allongeaient puis ma tête : pour mieux comprendre, un masque placé sur mes épaules s'allongeait et comme pour ce truc, on éteignait presque toutes les lumières, j'avais un air sinistre et mystérieux, en mimant je prenais un chapeau sur la tête d'un spectateur pour le mettre sur une autre tête).

Mais, dans ce trou, ce truc ne fut pas du goût des spectateurs, on me jeta des soucoupes, des cuillers, voire même des bouteilles ; je n'eus que le temps de me sauver par la croisée ; aussitôt dans la rue, je m'en fus sur la route du côté de Draguignan, où un de mes camarades me suivit ; enfin caché derrière des arbres, je me débarrassais de l'habit et du masque qui me gênaient ; mon ami alla chercher mes effets et lorsque tout le monde fut couché, nous partîmes du pays fanatique avec plaisir, car je l'avais échappé belle ; si l'on avait trouvé ma trace, on m'aurait sûrement lapidé. J'aurais dû m'apercevoir de cela dans la journée, car en passant dans les ruelles, nous avions vu des vieilles femmes faire le signe de la croix et fermer leur porte à notre passage. (Ignorance, tu en as de drôles).

Un jour nous arrivons à Dians, petit village du département du Var, après entente avec le patron

du *Café de France*, je vais demander la permission au Maire, on m'indique sa demeure, je n'y trouve que sa dame, qui me dit d'aller le trouver à son jardin sur une des routes qui aboutissent à l'entrée du village.

Après avoir fait un bon bout de chemin, je m'adresse à un laboureur qui voulut bien me mettre sur la voie ; et me voilà reparti, lorsque au détour de la route, je vois venir un vieillard courbé sous le poids des ans qui conduisait un petit âne chargé de deux sacs de pommes de terre.

Je demande après M. le Maire ; il me regarde, rit et me dit : « C'est moi » ; sur ce, tout en marchant, je lui expose l'objet de ma visite, aussitôt il me demanda si je parlais le provençal, car, pour le français, me dit-il, il n'était pas fort, et ainsi la conversation s'engagea (en provençal) :

— Monsieur le Maire, étant le chef d'une troupe d'artistes de passage en votre ville, je viens vous demander l'autorisation pour donner une soirée.

LE MAIRE. — En vous voyant venir vers moi, je me disais : Tiens, cela doit être un comédien, je ne me suis pas trompé. Et que faites-vous ?

— Nous jouons des petites pièces en un acte, puis on chante la chansonnette, des duos, moi je jongle et fais des tours d'escamotage ; les deux dames dansent et nous jouons la pantomime.

LE MAIRE. — Ah ! vous avez des dames qui dansent ?

— Oui, Monsieur le Maire.

LE MAIRE. — Et à quel café donnez-vous la soirée ?

— Au *Café de France*.

LE MAIRE. — Tiens, c'est mon café, alors j'irai vous voir.

Il me demanda si les dames dansaient en maillot ; je répondis que oui, alors il me dit : Dites au cafetier de me garder la table la plus proche de la scène.

Alors je le remerciais ; j'allais chercher l'autorisa-

tion du Commissaire et je vins au café, préparer des planches que nous fixâmes sur le billard qui devait nous servir de scène ; on fit l'annonce avec le tambour du pays et le soir vers 8 heures, nous commençâmes la soirée par une petite pièce : *Les Deux Bossus*. La salle était comble. J'ai tout cela en souvenir comme si c'était hier.

Vers les 9 heures, le Maire entra ; on lui fit une ovation, car d'habitude il ne sortait jamais le soir. Après un tour de chant, ce fut le tour des danseuses ; quand elles eurent fini, comme c'était la coutume à cette époque, elles descendirent faire la quête. Lorsqu'elles passèrent près du Maire, il les félicita en provençal ; malheureusement les dames ne comprirent rien (elles étaient deux sœurs lyonnaises). Bref, pendant un tour de chant le Maire disparut ; il était allé à la cuisine commander un petit souper pour nous. Enfin il revint s'asseoir et je remarquai que mes tours l'amusèrent beaucoup.

Surtout lorsque je chantais en charabia en m'accompagnant au flageolet auquel je fournissais l'air nécessaire par deux soufflets de cuisine que je mettais en mouvement avec mes pieds.

Enfin, après un petit entr'acte, nous jouâmes la pantomime : *La Soulographie de Pierrot*. Pour ma scène principale, j'avais l'habitude de préparer dans une bouteille un peu de café pour colorer l'eau que je devais boire. Au moment où je buvais selon mon rôle pour la deuxième fois, le Maire se leva, sortit une petite fiole de sa poche et me dit : « Tiens, voilà quelque chose de bon, c'est de l'eau-de-vie que j'ai moi-même distillée dans ma jeunesse ». Aux applaudissements de la salle, je pris le flacon et j'en bus.



(Inutile de dire que l'eau-de-vie était excellente). Les camarades pour cette fois ajoutèrent à leur rôle, qu'il fallait boire, et nous terminâmes la pantomime tous gais ; le public partit, et enfin vers onze heures nous étions seuls avec le Maire et les gens de la maison. On ferma la porte et on s'assit autour d'une table ronde placée dans la cuisine. Le maire alors, encore vif et gai pour son âge, s'assit à nos côtés et nous soupâmes. Tout en mangeant je causais avec lui ; il me demanda où j'étais descendu.

« Oh, lui dis-je, nous voyageons avec notre maison, nous avons une roulotte qui est à l'entrée du village, tout près de l'église. »

Il me demanda ma vie, bref, si nous étions heureux, si nous gagnions de l'argent, etc. Alors je lui dépeignis notre existence, bien souvent malheureuse, et que quelquefois, nous oublions de déjeuner et de diner faute d'avoir un sou en poche ; cela le toucha. Il nous encouragea. Puis vers minuit, il nous quitta, nous promettant de nous voir le lendemain matin.

Je vous dirai que tout le temps, je traduisais à mes camarades ce qu'il disait. Enfin le cafetier nous offrit un verre, espérant nous revoir à notre retour de la tournée pour donner une autre soirée. Nous allâmes nous coucher ; trois de nous dans une petite auberge et les deux autres dans la roulotte.

Le lendemain matin, vers les 8 heures, on frappa à la porte de la roulotte, j'ouvris et je vis le maire qui traînait lui-même une brouette ; il me parla de la veille, m'assurant qu'il ne s'était pas amusé comme cela depuis plus de vingt ans. Ensuite il me dit : « J'ai apporté quelques provisions dans ma brouette qui vous feront plaisir ».

Alors, il me fit passer un sac de pommes de terre, un quart d'agneau, un saucisson, un gros jambon et une dame-jeanne de vin.

A ce moment, mes amis arrivèrent ; on le remercia de son mieux, il nous serra la main en nous souhaitant du meilleur temps, et nous dit au revoir.

Dix minutes après on attelait et nous quittions ce

pays hospitalier. Voilà un maire, un homme comme on n'en trouve plus beaucoup aujourd'hui. De ma vie de bohème, c'est un de mes meilleurs souvenirs, souvenir qu'un homme de cœur ne saurait oublier.

Deux mois plus tard, par une belle journée de printemps, nous revenions de faire une tournée malheureuse dans le département de Vaucluse.

Nous étions, ce jour-là, sur la route de Pertuis ; et comme cela nous était déjà arrivé, nous avions le ventre creux depuis la veille ; seul l'espoir de faire une bonne recette le soir, nous donnait du courage. Mais notre cheval qui ne devait pas faire les mêmes réflexions, n'en pouvait plus de fatigue et de faim.

Nous désespérions d'arriver au but lorsque le hasard plaça sur notre route, au milieu d'un champ, une meule de foin.

Nous fîmes halte et eûmes vite fait de dételler notre pauvre bête qui se dirigea du côté du foin et mangea avec frénésie. Il y avait longtemps que ce brave quadrupède n'avait été à pareil festin.

Mais quelqu'un troubla la fête : nous vîmes arriver un paysan qui criait et gesticulait. A ce moment, nous étions tous assis sur le bord de la route et faisions semblant de dormir.

Enfin je me levai et criai à mon tour : « Blanche, veux-tu venir, vite, vite ! » Mais la bonne bête ne se pressait pas. Au paysan toujours menaçant, nous expliquâmes que nous étions des artistes et que la bête avait été attirée par l'odeur et ne devait pas avoir mangé beaucoup.

Désarmé par nos excuses, le propriétaire du foin s'en alla ; au bout de quelques minutes nous attelâmes notre cheval qui avait repris des forces et nous voilà de nouveau repartis.

Mais une mésaventure nous attendait : au premier village, sans avoir pris aucune nourriture, je me munis de quelques outils, et sans permission, je travaillai devant un café pour me procurer quelques sous afin d'acheter du pain et reprendre des forces pour arriver à Pertuis.

Lorsque j'eus fini la quête (une quinzaine de sous), le garde-champêtre me demanda si j'avais l'autorisation ; ma réponse étant négative, il me conduisit à la Mairie. J'expliquai au Maire notre position ; il me fit une forte remontrance et me renvoya tout penaud. Je fis des excuses et je me retirai.

Je rejoignis aussitôt mes camarades qui étaient restés sur la route auprès de la roulotte. Je leur expliquai ce qui m'était arrivé ; après le moment d'étonnement passé, nous nous dirigeâmes sur la grande route. Avec ces quelques sous on acheta du pain et comme il y avait des pommes de terre, nous achetâmes du saindoux, on alluma le petit fourneau qui était sur l'avant de la roulotte, quand tout-à-coup un cahot fait tomber la poêle et les pommes de terre prêtes à manger dans la poussière blanche. Ce qui me fit dire : « Tiens, on avait oublié de les saler ! »

Croyez-vous qu'on les a laissées ? Non, on s'arrêta, on ramassa celles qui n'étaient pas trop saupoudrées et on s'en régala autant que d'un entremets et comme la route était bordée d'un ruisseau où roulait une eau limpide et argentée, chacun buvait à sa soif. C'était bon et cela ne coûtait rien.

Enfin nous arrivâmes à Pertuis dans la soirée et nous eûmes le temps de voir un cafetier, de nous entendre et de courir demander la permission, laquelle nous fut accordée.

Vers les 7 heures, nous allâmes trouver le tambour de ville.

Le cafetier, un homme à la coule, comme on dit, pour avoir du monde s'était imaginé de faire une annonce grandiose, à 7 heures 1/2. Mon ami Riboulet, habillé en Cassandre avec un bonnet de coton sur la tête, assis sur un âne ; moi, en pierrot et cinq ou six gamins recrutés par le cafetier avec drapeaux en main, nous fîmes le tour de la ville, ayant le tambour de ville en tête ; sur la place, j'annonçais le programme de la soirée.

A 8 heures 1/2 le café était plein ; nous fîmes ce soir-là, plus d'argent que nous n'avions jamais fait : vingt et quelques francs ; le public était content. Le cafetier, satisfait, nous dit de rester trois ou quatre jours ; il s'arrangea avec nous ; nous mangions à sa table, avec sa famille ; à la fin du compte, nous restâmes chez lui huit jours, très contents et ayant chacun au moins un louis dans sa poche, pouvant ainsi combattre dans cette lutte de la vie.

Ce fut là que je répétais tous les jours à jongler sur une boule que le cafetier avait dans sa remise, abandonnée par des artistes, depuis sept à huit ans.

Enfin, Pertuis nous porta la chance, car nous allâmes à Aix-en-Provence, où le directeur du Casino nous engagea pour quinze jours ; cela nous mit sur le velours.



Nous arrivâmes ensuite à Manosque. Notre première occupation fut de voir le Maire, qui apprenant que nous jouions des pièces, des pantomimes, que le programme de la troupe comprenait des chants et des danses, nous dit : « Il y a ici un petit théâtre qui est fermé depuis bien des années ; si vous voulez, je vais le faire nettoyer et demain vous pourrez y donner une représentation ».

Très contents de l'offre, nous acceptons, nous allons voir la salle, il y avait un peu de poussière (un tombereau !) Alors nous faisons des affiches à la main, nous arrangeons un vieux décor qui était roulé dans un coin ; enfin, nous étions très heureux, pensant y rester plusieurs jours, à cause de la foire aux chevaux qui amenait dans le pays une foule d'étrangers.

Le lendemain, nous nous occupons de trouver un musicien ; nous eûmes la chance d'en trouver un qui jouait de l'harmonium.

Nous répétons ; tout marche bien, mais le soir arrive et aucun de nous n'avait pensé à l'éclairage ; nous avons oublié d'avertir le lampiste de la ville ; il

était alors 7 heures 1/2 et nous devions commencer à 8 heures. On court chez le lampiste, mais les lampes étaient louées pour un bal, sur la place publique ; le brave homme cherche, il en trouve six ; c'est beau, mais elles n'étaient pas garnies, et par comble il n'y avait pas une goutte d'huile chez lui.

Pendant ce temps, j'étais à la porte du théâtre où le monde attendait, l'argent à la main, pour pouvoir entrer ; comme contrôleurs, il y avait le tambour et le garde-champêtre. Je me faisais du mauvais sang, quand une idée (lumineuse, on peut le dire) me passa par la tête : il y avait un épicier en face, je cours chercher un paquet de bougies (heureusement j'avais des fonds pour payer comptant). J'allume les douze bougies et les place sur le bord de la scène en expliquant qu'on va apporter des lampes et que l'on peut entrer. En effet, on ouvre la porte et le public entre sans billets, car il n'y avait que deux places : 0 fr. 50 assis et 0 fr. 25 debout. Enfin vers 8 heures 1/2 on apporte les lampes ; on les accroche aux murs et le spectacle commence devant une centaine de personnes.

La salle éclairée, avait un aspect lugubre. Il faut vous dire que cette salle était la chapelle d'un ancien couvent, dans laquelle on avait installé une plateforme et les anciens bancs des religieux étaient les mêmes qui servaient de places assises. Enfin on commence. On chante, on danse, puis c'est à moi ; mais je n'y voyais pas pour faire mes tours ; je ne fais que les plus faciles ; jusque-là tout va bien, c'est triste, mais on applaudit quand même, plutôt pour la rigolade, car les spectateurs semblent se mettre à ma portée. Le petit harmonium jouait des airs qui ressemblaient plutôt à des cantiques ; les murs devaient certainement se reporter à cent ans en arrière.

Puis tant bien que mal nous arrivons à la pantomime. Ayant fait de la vieille sacristie notre loge improvisée, la blancheur de mon costume de Pierrot

en opposition trop vive avec les murs noircis par le temps, me donnait l'air d'un fantôme, aux yeux de mes camarades.



Alors l'harmonium commence ; tous, en place, attendent notre entrée.

Sitôt commencée, à la première cascade, patatrac, Cassandre passe au travers des planches pourries ; je veux le retenir, vlan, nous disparaissions tous les deux. Les bougies tombent et mettent le feu que l'on éteint aussitôt, puis on vient nous retirer de dessous les décombres. Le Cassandre

déjà tout fripé, ne fut pas plus dégradé ; mais lorsque je sortis de là-dessous j'étais complètement transformé : mon costume et ma figure étaient devenus tout noirs : un vrai charbonnier ; alors le public partit d'un formidable éclat de rire, mais il vit notre bonne volonté de bien faire et eut pitié de nous. Alors le monde sortit et nous, tout penauds, nous nous débarbouillâmes de notre mieux et nous rentrâmes sans nous montrer.

Le lendemain en allant payer le lampiste, le tambour, le garde-champêtre, on nous conseilla d'aller voir le Café de Paris, sur la place, et on nous assura que les artistes y gagnaient beaucoup d'argent. Nous nous payâmes du toupet, car en nous voyant passer dans les rues, on riait tout en nous plaignant ; comme une trainée de poudre, tout le monde savait ce qui nous était arrivé.

Enfin, je vis le cafetier, je lui expliquai que nous pouvions faire bien, sur une scène solide et bien éclairée, etc., etc. Sans perdre de temps, on arrangea une scène pour le soir même, annonçant une nouvelle pièce et une pantomime excentrique.

Bref, le soir arriva ; tout marcha bien ; le cafetier

fut content, le public enchanté, et nous satisfais de notre bonne soirée.

Nous donnâmes une deuxième soirée très fructueuse, puis nous partîmes en promettant de revenir.

En effet, quatre semaines après, ayant passé par des déboires, nous retournâmes, mais quelle malchance ; il y avait des artistes au Café de Paris, et un théâtre ambulant sur la place.

Que faire, pas un sou en poche, nous avions laissé la caravane en gage dans un village voisin ; nous descendons dans une auberge où nous apportons deux malles, une de costumes, l'autre mes outils ; on nous donne des lits et à manger, mais le deuxième jour, le patron de l'auberge, nous demande de l'argent, je lui promets de le payer le lendemain ; nous nous couchons, mais à midi on nous refuse à déjeuner, le soir à diner, alors où aller coucher, à la belle étoile, et sans fierté, nous passâmes ainsi la nuit dehors ; le plus triste c'était que les boyaux criaient. A onze heures du matin, mon courage à deux mains, je vais prier l'aubergiste de me laisser prendre des outils dans ma malle, il me refuse ; voyant cela, je vais trouver le cafetier, je le prie de me prêter des pommes de terre, un couteau, une fourchette, des assiettes, une bouteille ; avec cela, je forme un numéro, et malgré ma fatigue, aidé par le comique, je travaille devant la porte du café ; je fis quelques sous ; j'étais heureux, car, nous avions pour du pain.

Exténués de fatigue, mes camarades étaient sur la grande route qui m'attendaient ; j'allais à eux, on courut chez le boulanger, on mangea le pain de la main gauche et... du pain de la main droite, — chose que j'ai connue bien souvent dans ma vie.

Vers les cinq heures, je retournai au café, où le patron me prêta tout ce dont j'avais besoin ; alors, je fis une meilleure recette, et le hasard voulut que le directeur du *Théâtre Forain* qui était sur la place, se trouvât là ; je lui plus, il m'accosta ; je lui racontai alors notre position, où était ma caravane, mes

malles ; je lui expliquai ce que nous faisons ; il parut satisfait, et me dit d'aller avec lui jusqu'à son théâtre ; il parla à sa femme, nous posa ses conditions nous tombâmes d'accord, il dégagea nos malles, et le lendemain, nous jouions sur son théâtre.

La semaine suivante, nous étions avec lui à Per-tuis ; là, nous amassons la somme voulue. Riboulet va chercher notre roulotte avec le cheval et nous



revoilà sur l'eau. Alors, je pus fixer les boules musicales que j'étudiais depuis longtemps et par un beau soir, ayant terminé ma jonglerie et mes équilibres, je jouai comme bis pour la première fois en public, un air sur cet instrument excentrique, qui obtint un succès de fou rire au cours de nos tournées dans le midi. A ces boules en caoutchouc (en forme de boutons) étaient fixées des lames d'acier, lesquelles donnaient des sons différents.

Nous faisons alors partie de la troupe Pierre Leroux, celui qui nous avait sauvé de la misère et nous avait donné du courage.

Aussi pensant à mes rêves de Manosque, je revois toujours avec reconnaissance Leroux qui fut notre planche de salut. Nous le quittâmes avec regret, nous dirigeant pour la deuxième fois vers les Basses-Alpes.

Un jour du mois de juillet nous arrivâmes à Digne pour donner une série de trois ou quatre représentations au Café de l'Univers.

Nous installâmes notre roulotte sur l'Esplanade, juste sur les bords de la Durance, et conduisîmes notre Blanchette dans une petite hôtellerie.

Vers les midi, nous allons voir le propriétaire du café, lui faire savoir que nous étions arrivés et que

nous commencerions le soir même ; il avait lui-même fait les démarches pour l'autorisation et la réclame.

En sortant nous passons devant le Café de France. Une affiche à la porte attire notre attention, nous nous approchons et nous voyons que le soir même le prestidigitateur Michel Cazeneuve donnait une représentation ; c'était une concurrence. Mais nous avions confiance, nous étions cinq et nous étions au plus grand Café.

Vers les 3 heures, nous nous rapprochons de la roulotte pour attendre un maigre dîner que les dames préparaient ; nous apercevons alors une autre roulotte installée contre un mur, sous les platanes, près de laquelle un homme et une dame discutaient.

Puis, nous voyons la femme qui vient rôder près de nous ; très curieuse elle s'approche et tout-à-coup une scène mélo-dramatique se passe ; elle appelle les dames par leurs noms ; ces dernières la reconnaissent, elles s'embrassent en s'appelant ma tante, mes nièces.

Alors l'homme s'approche, se présente à nous ; sa femme lui présente ses nièces. Bref, présentation générale. Le monsieur était, on le devine, Michel Cazeneuve et sa femme la tante de nos danseuses.

Après avoir parlé de famille on parle de concurrence ; on se dit : pour ce soir tant pis, demain nous nous associerons ; entendu et ce qui fut dit fut fait.

Le même soir leur séance avait été maigre, mais la nôtre passable ; enfin le lendemain nous donnions un spectacle digne des théâtres. On fit une belle soirée, on partagea et le surlendemain Cazeneuve partait pour Barcelonnette.

Encore un incident. Comme ce soir-là il faisait très chaud, impossible de coucher dans la roulotte ; je pris un matelas, le mis entre les quatre roues, lesquelles j'entourai de deux rideaux que nous avions arrangé pour cet usage et je me couchai en dessous, tranquillement, ne pensant pas à ce qui arrive souvent à la capricieuse Durance ; un orage ayant éclaté dans les montagnes, je fus désagréablement réveillé vers les 6 heures par l'eau qui montait ; le matelas

était couvert d'eau, je n'eus que le temps de sortir de là-dessous et deux ouvriers qui passaient, m'aiderent à trainer la roulotte sur la hauteur de l'esplanade. Enfin, toute la journée, ceux qui avaient appris mon incident en ont bien ri et moi aussi je l'avoue, malgré mon trac. Je penserai longtemps à ce réveil humide et à ce bain forcé entre quatre roues.

De Digne, nous descendîmes le long de la Durance et nous allâmes à Avignon, faire les fêtes votives.

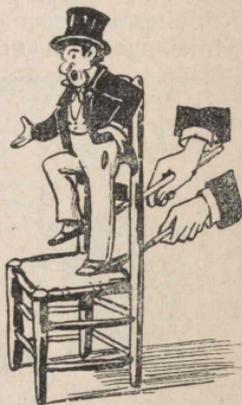
Après Beaucaire, nous fîmes Chateaufort, Pernes, Carpentras, etc.

Dans l'intervalle, après la vogue du Thor, nous partîmes pour Monteux, mon village natal, et nous y donnâmes une soirée dans la remise qui servait d'abattoir; un bien vieux souvenir.

C'est dans ce voyage qu'il inventa le Danseur Auvergnat sur une chaise. La marionnette était fixée à la chaise et deux bâtons étaient disposés comme on le voit pour le faire danser.

Dix ou douze ans plus tard, j'y retournai seul avec un triomphe au-delà de tout ce que à quoi je pouvais m'attendre; au café Maurizot, pendant les trois jours de la fête votive, la foule s'écrasait; on était venu de Carpentras, Entraigues, Mazan et l'Isle; jamais l'on avait vu autant de spectateurs venir applaudir un compatriote.

Ensuite, avec mes associés nous retournâmes à Avignon et là, nous fîmes toutes les principales fêtes. On vint nous engager pour Orange, où un directeur vint me demander si je pouvais jouer *Pierrot en Afrique* aux arènes d'Arles. Nous ne demandions pas mieux et nous y restâmes pendant deux semaines.



Ici, un incident arriva à une des deux sœurs Bonnard ; notre loge ne fermant pas à clef, pendant une représentation on lui vola sa robe et ses souliers de ville ce qui fit qu'elle fut obligée d'aller jusqu'à l'auberge en costume de Colombine.

Avant de quitter Arles, nous donnâmes quelques représentations au Café des Fleurs où je suis retourné plus tard après la guerre. Je voyageais alors avec M^{me} Busseuil-Goudesone, M^{ls} Vignaux, M^{lle} A. Gelis, ayant Louis Goudesone comme pianiste.

Enfin, nous partîmes pour Marseille, en nous arrêtant à St-Chamas, Eyguières, Grans, où tout se passa pour le mieux.

A Marseille, nous nous engageâmes deux jours après notre arrivée, au Café des Balustres, (situé au Boulevard Chave), où pendant deux mois nous restâmes bien tranquilles.

De Marseille, nous repartons avec la roulotte pour le Gard et l'Hérault.



(Ma première lithographie)

A Nîmes, nous donnons deux représentations au Concert des Fleurs. Puis, nous signons un engagement pour Montpellier, Béziers et Narbonne. De ce fait, la roulotte devenait encombrante, mais ne sachant pas ce qui pouvait nous arriver, nous voyagions toujours avec notre cheval. Près de Béziers, la route traverse une rivière, et à cet endroit la côte est très rude, car la route conduit à un pont assez élevé ; le cheval ne pouvant pas monter la côte, nous nous mîmes deux derrière la voiture pour soulager notre pauvre quadrupède, et bien difficilement l'équipage arriva presque au milieu du pont.

Mais la déveine qui nous avait quitté depuis quelque temps s'acharna sur nous. Nous nous reposions en regardant l'eau suivre son cours, quand Riboulet qui faisait avec le fouet le geste d'un pêcheur à la ligne, le fit claquer malencontreusement. Le cheval donna un coup de collier ; le boulon de l'avant-train cassa ; le cheval prenant peur partit à fond de train à la descente, tandis que la roulotte allait s'abîmer contre le parapet du pont. Heureusement qu'il n'y avait personne dedans ; je courus après la bête qui s'était arrêtée à environ deux cents mètres ; je le ramenai, mais il fallut attacher l'avant-train avec des cordes, pour remplacer l'écrrou cassé.

Tant bien que mal on arriva à Béziers où on fit réparer la voiture à fond, comme menuiserie, charonnage et peinture ; en un mot, en quittant cette ville, nous étions des rupins sur le voyage.

Arrivé à Narbonne, je reçus un engagement pour le Théâtre Masséna à Nice, pour mon numéro seulement ; mes camarades alors organisèrent un programme dans lequel ils pouvaient se passer de moi et sitôt l'engagement terminé, nous nous séparâmes, nous donnant rendez-vous à Cette.

Je partis donc pour Nice où un grand succès m'attendait ; j'avais mes outils mis à neuf, un superbe costume de clown ; bref, je débutai et mon succès fut grand, mais... encore une catastrophe arriva juste la veille de mes adieux.

Le théâtre prit feu ; heureusement qu'un machiniste eut l'idée de mettre ma malle d'instruments dehors, quant à mon costume, par habitude, je l'emportai tous les soirs chez moi.

Comme cinq jours avant j'avais reçu un engagement pour Toulon, je partis le lendemain pour cette ville. De là, je rejoignis mes camarades à Cette, et nous continuons notre tournée ; mais celle-ci moins heureuse, sur Lodève, Bédarieux, Grainessac, etc.

La déche revint, mais on était jeunes, le succès valait pour nous plus que l'argent ; malgré cela, bien

souvent en causant, nous construisions des châteaux en Espagne.

Un jour, comme nous suivions les foires du département de l'Hérault, nous arrivâmes à Pézénas ; nous avions notre roulotte en dehors du pays sur la route de Béziers.

Après notre soirée, le comique Riboulet et moi nous rentrâmes coucher dans notre maison roulante. Nous étions bien endormi, lorsque vers les deux heures du matin, Riboulet me réveilla et me dit : « Ne bouge pas, ne sens-tu pas que la roulotte remue?... on dirait qu'il y a quelqu'un sous la voiture ».

En effet, on percevait un bruit, puis un craquement. Sur ce, comme dans un cauchemard, je lui crie : « Tiens, prends ce sabre et ce pistolet, passe-moi vite le fusil ! » et cela dit assez fort pour être entendu du dehors. Riboulet ouvrit la croisée aussitôt et nous entendîmes très distinctement les pas de deux hommes qui couraient dans la direction des champs.

Alors, tous deux criant, jurant, faisant heurter le pistolet et le sabre (armes qui nous servaient pour les pantomimes) ; le sabre ne coupait pas, le pistolet n'avait pas de chien et le fusil que j'avais pris était en bois noirci. Bref, au bout d'un quart d'heure, nous nous recouchâmes et tombâmes dans un lourd sommeil. Enfin le matin, vers les sept heures, je me lève, car il fallait penser à soigner notre pauvre cheval ; avant de partir, mes yeux se portèrent au-dessous de la roulotte et là, je découvris le mystère de la visite nocturne. Je m'aperçus que l'on nous avait volé une roue de derrière ; la voiture ne tenait que par un gros bâton qu'ils avaient mis en dessous.

Aussitôt, j'appelle Riboulet qui descend moitié endormi et sans dire un mot, nous nous regardons en nous mettant à rire de notre mésaventure.

Immédiatement, je cours panser le cheval ; puis comme nous devions partir à dix heures, je cours chez un charron et lui raconte ce qui est arrivé ; il

prend mesure de la roue, il cherche dans celles qu'il a chez lui, mais toutes étaient trop petites ou trop grandes. Que faire? Il voit notre situation et réfléchissant, nous dit : « Je vais vous placer celle-là, seulement vous me la renverrez avant huit jours ».

Je promis, et il me fixa celle qui était d'un diamètre le plus rapproché des nôtres; je remerciais ce brave homme, et nous partimes; mais voilà le chien-dent, quand nous la faisons rouler, le véhicule allait de travers; il fallait tous les cinq ou six mètres le remettre droit au milieu de la route; nous rions jaune, je vous assure, et je me rappelle très bien être resté près de trois heures pour faire quatre kilomètres.

De cet incident, qui en fut un je crois, je ris toujours quand le souvenir se présente à ma mémoire.

Enfin, on visita toutes les petites villes, tout le littoral; partout Trewey se multiplie, Escamoteur, Jongleur-Equilibriste, Pierrot, Cassandre, dansant les Clodoches, jouant la comédie. Cela dura deux ans. Trewey gagna beaucoup de réputation, mais peu d'argent, ce qui le décida à quitter ses camarades et sans rancune à accepter un engagement à Bordeaux où il acquit une grande célébrité, grâce aux tours qu'il avait étudiés durant ses pérégrinations.



LES PREMIERS SUCCÈS DE TREWEY

VERS la fin de l'année 1868, Trewey arrive donc à Bordeaux ; il eut un grand succès, ce qui le fit engager pour l'ouverture du Casino de Lyon ; quelques jours après, il reçut un engagement d'un mois pour jouer les pierrots à Genève.

C'est dans cette ville que le directeur du cirque Milanais le vit travailler et l'engagea pour sa tournée à Clermont-Ferrand, Toulouse et Bordeaux.

Ce fut durant cet engagement qu'il innova de faire ses exercices sur un piédestal.

Un soir le directeur du cirque (lequel jouait les pierrots) étant malade pria Trewey de le remplacer ; à l'étonnement de tous les artistes, il se surpassa, mimant avec précision la belle mime classique.

De ce jour le directeur augmenta son salaire pour qu'il jouât les pierrots et fit des entrées de clowns.

Enfin, quand le cirque arriva à Bordeaux, Trewey ayant laissé un très bon souvenir de son premier passage eut un immense succès.

Ce fut à cette époque qu'il créa son costume en maillot noir, bien collant avec sa perruque blanche, colerette Henri IV évasée, avec sa tête de clown blanche, ce qui le rendait plein de distinction et qui lui valut plus tard le surnom de « clown des salons ».

(Il fera connaître plus loin comment il trouva son costume lequel porte son nom).



Ainsi, il voyage avec le cirque dans différentes villes de France; plus tard il signe un contrat avec le Cirque Francisco, il en profite pour créer plusieurs scènes de clowns, entr'autres *Le Prestidigitateur pour rire*, *Le Cuisinier Jongleur*, puis avec ses camarades il fait des entrées comiques, telles que : *Le Soldat et la Cantinière*, *Les Fous de Charenton*, *Les Scieurs de long*, etc.



Sitôt son engagement terminé, il part pour Dijon, de là il rentre à Paris, au Concert des Ambassadeurs, situé à l'entrée des Champs-Elysées, où son camarade Georges Ogereau l'avait recommandé au Directeur.



L'ORIGINAL TREWEY

ALORS, abandonnant les sentiers battus, il ne fut plus jongleur, ni équilibriste, il fut Trewey ! L'immense succès qu'il obtint au *Concert des Ambassadeurs* consacra sa réputation.

En véritable Méridional, un peu vaniteux de ses succès, encouragé par les jolis articles que la Presse lui consacrait, il aimait à se promener sur les grands boulevards ; aussi devint-il bientôt une figure parisienne. Avec ses cheveux longs et crépus, coiffé d'un grand chapeau mou à larges bords, un manteau jeté sur ses épaules, il était le type du rapin étranger, avec un air romanesque.

Un jour étant avec le comique Réval, à la terrasse d'un café du Boulevard des Italiens, des curieux s'arrêtaient pour regarder Trewey, qui en profita pour se faire de la réclame. Sans se troubler, il se lève, prend le verre de bière qu'il a devant lui, le fait tourner dans l'espace sans en renverser une seule goutte ; aussitôt la galerie d'applaudir.

Lorsqu'un gavroche s'écria : « Tiens, un Indien ! » Et Trewey de lui répondre : « *Té vé, eh oui, du Midi, mon bon* » ; sur ce, la foule se mit à rire et se dispersa ; alors les deux amis réglèrent et partirent.

Vers la fin du mois de septembre 1869, Trewey partit pour Le Mans où pendant un mois, il alla jouer le rôle de Pierrot et faire son numéro de Jongleur-Équilibriste au Casino.

Ensuite, il va à Lille, puis rentre en Belgique ; fait les concerts de Bruxelles, Anvers et Liège et retourne à Paris ; à l'Alcazar d'Hiver, où, toujours travailleur infatigable, il crée de nouveaux exercices.

Enfin, le 15 mai 1870, il fait de nouveau la réouverture des Ambassadeurs avec ses nouveautés et une riche mise en scène ; cela lui vaut d'être accueilli du public et de recevoir les louanges de la Presse.



Comme tous les artistes consciencieux, il cherche à plaire au public, à satisfaire son directeur et à se faire aimer de ses camarades ; il devint aussi très familier aux abonnés.

Un jour, le directeur de la Gaité Montparnasse, qui était ami avec le directeur des Ambassadeurs, lui demanda s'il pourrait faire deux théâtres dans la même soirée ; Trewey lui répondit aussitôt : qu'avec la permission de son directeur, il le ferait volontiers ; le lendemain, les deux directeurs et Trewey signaient un contrat pour la durée de deux mois.

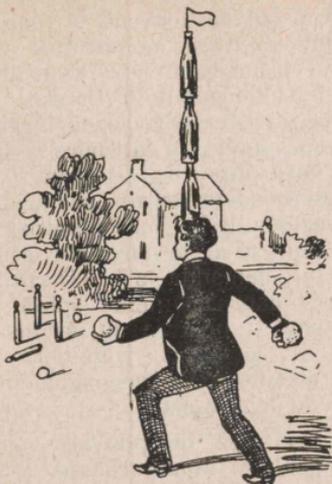
C'est ainsi que tous les soirs on pouvait voir Trewey sur la scène de la Gaité Montparnasse, à 9 heures 1/4, et au Concert des Ambassadeurs, à 11 heures. Trewey était très satisfait de son succès et de son salaire qui augmentait considérablement, grâce à cette combinaison.

Pendant ses loisirs, Trewey visitait Paris en tous sens ; il allait voir jouer un acte tantôt dans un théâtre, tantôt dans un autre ; dans la journée, il allait visiter les monuments et presque toutes les semaines, il allait à l'Île-Saint-Ouen, chez la mère du comique Salomon qui tenait un restaurant où plusieurs Méridionaux se réunissaient le vendredi pour y manger la bouillabaisse ou l'aïoli.

C'est là, qu'un jour il aperçut des joueurs de boules et des gens qui jouaient aux quilles ; il fit leur connaissance, il joua avec eux, et un matin étant arrivé de bonne heure, se rappelant avoir vu étant gamin, un homme qui jouait avec une bouteille sur la tête, il

eut la fantaisie d'essayer, et avec sa patience, il réussit si bien, qu'il finit par mettre deux et même trois bouteilles, l'une dans l'autre, bien équilibrées.

Ce fut comme cela qu'il se fit une réputation auprès de ses compatriotes, des boulomanes et des amateurs parisiens, attirés au dehors de Paris, par les belles journées d'été. De sorte qu'il obtenait des bravos, le jour à la campagne, et le soir à la ville.



Mais, à cette époque, on parlait beaucoup de guerre avec la Prusse, et un beau matin elle éclata; alors, l'animation fut énorme: de tous les côtés de la France arrivaient des soldats de

toutes armes qui se dirigeaient vers l'Est.

Cela n'empêchait pas les théâtres et concerts de regorger de monde; le succès était immense pour tous et surtout pour ceux qui chantaient des chants patriotiques. *La Bordas*, (la cousine germaine de Trewey) avait un triomphe, de même que M^{mes} Agar, Lafourcadé et les barytons Gauthier, Frank, etc.

Vers les premiers jours de septembre, l'ennemi s'approchant de Paris, Trewey prit le train pour Bordeaux, le jour même que fut déclarée la République. Dans cette ville il prêta son bienveillant concours à toutes les représentations données au bénéfice des blessés; pendant ce temps, il écrivit lettres sur lettres au maire de son pays, qui lui répondit de lui donner continuellement son adresse et d'attendre les ordres et sa feuille de route pour aller rejoindre la compagnie de Mobiles de son arrondissement.

Lorsque Trewey apprit par les journaux que le commandeur Cazeneuve, (prestidigitateur), avait organisé une compagnie de francs-tireurs, à Toulouse, il prit aussitôt le train et le surlendemain il signait son engagement ; dans cette compagnie étaient déjà le frère de Cazeneuve, le comique Mazaran et d'autres artistes de sa connaissance.

Habitant en ville, il se rendait tous les matins à l'exercice, à la manœuvre et aux corvées, vivant avec ses camarades, assez mal vêtus et nourris médiocrement ; malgré un froid de loup, tous jeunes et courageux, n'attendaient que l'ordre de partir.

Mais, malgré sa forte constitution, Trewey tomba malade ; le capitaine Cazeneuve le fit passer à la visite et le docteur l'envoya à l'hôpital, à cause d'une hernie occasionnée par les grandes fatigues auxquelles il n'était pas habitué.

A l'hôpital, il guérit assez vite, mais la convalescence fut lente ; et lorsqu'il fut rétabli, sa compagnie était partie pour Dijon, depuis un mois.

Alors, la bourse plate, ne connaissant personne, n'ayant pas encore reçu de lettre de chez lui, ne sachant quoi faire, il résolut d'aller rejoindre ses camarades qui se trouvaient à Béziers ; et le lendemain, il revit sa roulotte et ses bons amis avec plaisir, quoique depuis sa séparation, il ne s'était jamais passé une quinzaine sans qu'il leur écrivit pour leur donner de ses nouvelles ; enfin, sorti de l'émotion touchante de se revoir, on causa et décida de reprendre la vie de Bohême.



NOUVELLE LUTTE

POUR LA VIE



LE lendemain, ils partirent pour Bédarieux et s'engagèrent au Casino pour cinq semaines. Mais, ne jouant que les jeudis, samedis et dimanches, ils allaient les jours vides dans les villages environnants. Là, Trewey jonglait et faisait les deux chapeaux pointus, tournant à terre, et ses camarades chantaient et dansaient ; après chaque tour ils faisaient la quête, et lorsqu'ils le pouvaient, ils retournaient le soir même à Bédarieux.



Un jour, par un froid vif, les chemins couverts de neige, Trewey et le comique partirent à pied pour Graissessac ; arrivés sur la place, ils entrent dans le grand café ; une fois réchauffés, ils demandent la permission au cafetier ; alors, Trewey commence à faire des tours, puis le comique chante ; après avoir fait la quête ils remercient les habitués et sortent, en comptant leur maigre recette, lorsque le garde-champêtre les accosta, leur demanda s'ils avaient la permission ; la réponse étant négative, il les pria de le suivre à la gendarmerie : là, on leur demande leurs papiers, ils répondent qu'ils les ont laissés à Bédarieux, dans leur caravane ; sur ce, encadrés de deux gendarmes, ils retournent à Bédarieux, aussitôt ils font avertir leurs camarades de ce qui leur arrive,

lesquels accoururent avec leurs papiers à la mairie, et après vérification, ils furent relâchés; alors ayant la fringale, nous courumes chez le boulanger et le boucher et en attendant de se restaurer, ils s'assirent auprès d'un feu, car tous deux étaient moitié morts de froid.

C'est les larmes dans les yeux que Trewey m'a raconté cet incident, lorsqu'il vint me voir à Marseille.

Ainsi Trewey aura passé par des alternatives de misère et de fortune. C'est en errant ainsi que l'on apprend à lire dans le livre de la vie, et lorsqu'on en connaît le prix, la mort est là qui vous guette.



TREWEY ARTISTE



ENFIN, on signe la paix, la campagne est terminée, le retour des troupes s'effectue assez gaîment, malgré nos désastres. Sur ce la troupe Trewey revient à Béziers, signe un engagement d'un mois à l'Alcazar, à un prix raisonnable.

La chance serait-elle revenue? oui, Trewey reçoit un contrat pour le Casino de Marseille; deux jours après son arrivée, la Commune éclate; l'établissement est fermé ainsi que les théâtres. Finalement la ville se tranquillise; tout rentre dans l'ordre, on circule, on revoit les vieux amis; c'est alors que Trewey me raconta ses pérégrinations dans le département de l'Hérault.



Pendant son séjour à Marseille, il reçoit des engagements pour Toulon et Lyon; alors, il avertit ses camarades qu'il ne pourrait les rejoindre; en effet, il partit pour Paris où il fut réengagé pour la réouverture du Concert des Ambassadeurs; son contrat terminé, il entre à l'Eldorado comme intermède, au milieu de cette pléiade d'artistes qui n'existe plus aujourd'hui: M^{mes} Judic, Amiati, Chrétianno, Théo, Rivière, etc.; MM. Perrin, Pacra, Guyon, Bruet, Paulus, Vialla, etc.

Ainsi Trewey fit tour à tour les plus grands établissements de Paris, de province et de la Belgique; partout il s'attira la sympathie du public.

Les reporters des plus grands journaux se faisaient un plaisir de l'interviewer ; sa réputation grandit : alors maître de la scène il fut un artiste accompli.

Après avoir fait partie du premier programme des Folies-Bergère où il y fit cinq saisons consécutives avec Les Hanlon-les, qui étaient les premiers acrobates et gymnastes du monde, les plus audacieux que l'on ait vu après Léotard.

Alors on donnait de beaux ballets et divertissements réglés par Justament de l'Opéra, et le chef d'orchestre Olivier Métra, des intermèdes de toutes sortes et des pantomimes d'une excentricité invraisemblable.

En 1875, Trewey entre au cirque Cotrely, le plus grand cirque voyageant en France ; puis au cirque Cioti, retourne chez Priami Pierrantoni ; là avec le neveu de ce dernier, il crée une scène improvisée et amusante, intitulée : *Boum ! Servez !*

C'est ainsi que Trewey fut le premier jongleur qui ait su amuser le public en ne se servant pour faire ses tours d'adresse, que d'objets d'un usage commun et par conséquent, connus de tout le monde.

Nous donnons ci-après quelques notes de cette scène à titre de curiosité.

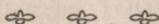


BOUM! SERVEZ!

OU

LE GARÇON DE CAFÉ

LE PLUS ADROIT DU MONDE



La scène se passe sur la terrasse d'un café.

UN gros Monsieur se disant directeur d'un grand cirque américain prend place à une table et appelle le garçon.



Le garçon arrive, tenant un journal à la main.

LE DIRECTEUR. — Garçon, c'est bien ici le café des Artistes ?

LE GARÇON (*mimant*). — Oui.

LE DIRECTEUR. — A quelle heure viennent-ils ?

LE GARÇON. — A deux heures.

LE DIRECTEUR. — Merci. C'est 1 heure 1/2, servez-moi un mazagran et des demi-londrès, puis vous me porterez de quoi écrire et une bougie allumée

pour faire fondre la cire à cacheter.

LE GARÇON. — Très bien. (*Il sort*).

LE DIRECTEUR prend ses aises, accroche son chapeau à la patère, et, très content de lui, se frotte les mains.

LE GARÇON arrive, portant sur un plateau tout ce qu'on vient de lui commander et donne le journal au consommateur.

LE DIRECTEUR. — Garçon, vous ne me verserez mon café que lorsque les artistes seront là, n'est-ce pas ?

LE GARÇON se met à rire et va chercher une carafe d'eau qu'il porte en la tenant en équilibre sur le bout d'un doigt.

LE DIRECTEUR. — Vous m'avez l'air d'un dégourdi, et vous devez savoir vous débrouiller pour faire quelque chose avec chacun des objets que vous venez de me porter.

LE GARÇON s'incline modestement et en tournant sur ses talons se met à rire.

LE DIRECTEUR. — J'ai deviné ! Eh bien, alors, faites donc des tours d'adresse avec les objets qui sont là sur cette table. Tenez, si vous me faites plaisir, je vous engage dans la troupe que je viens former ici. Vous aurez un bel engagement et je vous prends même pour mon régisseur.

LE GARÇON quitte sa serviette, prend les morceaux de sucre, s'amuse à faire des tours d'escamotage (passez muscade) et jongle avec. Il tient la cuiller en équilibre sur son nez et y fait tourner la soucoupe dessus. Prenant ensuite la boîte à cigares, il y met le verre dedans et fait avec cette boîte plusieurs tours de jonglerie.

LE DIRECTEUR. — C'est épatant. Continuez, continuez, vous me faites plaisir.

LE GARÇON fait alors, avec la bouteille, divers tours d'équilibre. Il la laisse choir, mais il la rattrape toujours avant qu'elle ne soit par terre. Il la lance en l'air et enfile le goulot avec l'index comme s'il jouait au bilboquet. Il fait ensuite tourner autour de son corps et de sa tête la canne du directeur. Puis, avec son chapeau, il fait divers tours d'équilibre. C'est ensuite avec le guéridon, la chaise, la carafe et le

journal qu'il fait des exercices d'une adresse remarquable et originale.

LE DIRECTEUR (*émerveillé*), le félicite longuement et lui signe un brillant engagement afin qu'il se produise dans sa troupe.

LE GARÇON s'approche d'une table sur laquelle sont allignés des verres de diverses formes et, en y frappant dessus avec le bâton de cire à cacheter, il joue des airs comme sur un harmonica.

LE DIRECTEUR, à ce moment, n'y tenant plus, manifeste son contentement en lui donnant l'accolade.

LE GARÇON, sans s'émotionner, prend le porte-journal et s'en sert pour faire tourner la serviette éployée comme si c'était un parapluie. Il offre son bras au directeur et sortent tous les deux de la piste bras-dessus bras-dessous.

La scène se termine ainsi.

« Cette scène était plus ou moins comique selon l'artiste qui l'interprétait ; de temps à autres Trewey changeait et ajoutait de nouveaux exercices ».(1)

En quittant ce cirque, il partit faire une tournée en Normandie et en Bretagne avec les Ocarïens (les vrais) et Auguste Lassaïgne, le prestidigitateur mondain ; partout ils font salle comble et le succès est immense.

Au bout d'un mois, les Ocarïens retournent en Italie ; alors Trewey s'associe avec Lassaïgne qui avait un théâtre forain ; ils organisent ainsi un programme de premier ordre, secondé par Mademoiselle Rosa Lassaïgne, sa fille, qui épousa plus tard Paulus, le chanteur populaire, et ses trois frères dont l'un est aujourd'hui le comique comédien Antony, aimé des parisiens ; les deux autres ont depuis longtemps quitté le théâtre.

Pendant de longs jours, ils firent de grosses recettes, puis Trewey poursuivit ses voyages.

(1) A Bruxelles, il arrangea cette scène en fit une vraie pièce à 8 personnages, mêlée de mimes, chants et danses.

Trewey en Angleterre

En quittant son ami Lassaigne, Trewey se décida à traverser la Manche et le 26 juillet 1876 il débuta à Londres au London Pavilion Music-Hall.

Le premier soir fut pour lui une surprise bien inattendue. Il entre en scène et il travaille ; on l'applaudit de plus en plus au fur et à mesure qu'il faisait des choses nouvelles pour le public. Lorsqu'il eut terminé, alors un tonnerre de bravos, de cris, de coups de sifflet éclate ; au milieu de ce tapage, le régisseur

le poussait en scène à plusieurs reprises ; Trewey ne parlant pas la langue, ne comprenant rien à ces coups de sifflet, entre dans sa loge, où son servant le suit ; il dit à ce dernier : « Vite préparez les malles ; c'est un fiasco, nous n'avons qu'à partir ! »

Une fois déshabillé arrive le secrétaire qui lui fait comprendre que le Directeur

voulait lui parler. « *Patatrac, dit-il, ça y est, c'est le remerciement.* »



Trewey alors suit le Monsieur, et arrive dans le bureau ; le Directeur qui parlait français lui serre la main, le félicite. Trewey, stupéfait, le regarde et reste muet, se demandant si l'on ne se moque pas de lui ; puis lui demanda ce qu'il pensait de son travail : « Croyez-vous que le public l'appréciera ? » Le Directeur de lui répondre : « Depuis bien des années il n'y a pas eu d'artistes qui aient obtenu autant de succès que vous dans mon établissement. »

TREWEY. — « Mais alors ces coups de sifflet, ce bruit ! »

LE DIRECTEUR. — « Les coups de sifflet prouvent la satisfaction complète du public : c'est la mode en Angleterre d'apprécier les grands artistes et je suis heureux de vous dire que votre contrat qui était de quatre semaines est maintenant pour six mois à partir de ce jour ; tenez, le voici et signez.

Sur ce, Trewey signa, mit le double en poche ; le directeur fit sauter le bouchon d'une bouteille de champagne et le verre en main il but à son succès.

Alors, Trewey heureux, rentra se coucher et dormit tranquille.

Le lendemain, il régla sa vie ; il étudia les mœurs anglaises et sut par son caractère franc et droit, se faire des amis ; c'est ainsi que pendant plus de vingt ans, il passa presque tous les hivers dans les principaux Théâtres et Music-Halls de Londres et du Royaume-Uni.

La première semaine, le journal *l'Entr'acte* publia en première page son portrait caricature ci-contre, le nommant le premier jongleur du monde, avec ce texte de Shakespeare : *Etre ou ne pas être* (Be or not to be).



MONS. TREWEY.

En terminant au London-Pavillon, il part pour Manchester, où pendant quatorze semaines, il est le clou dans une grande pantomime intitulée : *The Baby in the wood*. C'est là que de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Russie et autres pays d'Europe, il reçut des propositions, lui demandant ses dates libres, ses appointements et ses conditions; ainsi, il signa des contrats pour quatre ans consécutifs, presque sans repos.



En attendant de commencer sa tournée en Europe, il va dans plusieurs villes de Province; à Nottingham où il y fut l'artiste favori, et où pendant une quinzaine d'années, il y passait deux, trois et quatre semaines tous les six mois. De cette ville, il emporta de beaux souvenirs offerts par les Directeur et habitués du théâtre : Une médaille d'or, des couronnes, photographies (son portrait) demi-nature, des dentelles, rideaux, etc.



A Glasgow, à Edimbourg, à Birmingham, dans différents théâtres, il emporte également de bons souvenirs; à Liverpool à l'Alexandra-Théâtre, puis au Star-Music-Hall; c'est dans cet établissement que le grand et célèbre Barnum, directeur américain, de passage en cette ville, se trouvant à la représentation du bénéfice de Trewey, vint sur la scène, le complimenta, l'appela le grand artiste et lui remit de la part des directeurs des théâtres, une croix de malte en or avec un diamant au centre.



De Liverpool, il retourne à Londres où en association avec le Docteur Lynn, l'illusionniste, ils prennent une salle de spectacle au Palais de Cristal, où pendant des semaines, ils attirent un public d'élite, par

leurs grandes nouveautés. Trewey avec ses pièces volantes et valse des assiettes, ainsi que les vingt boîtes adhérentes.

Le Docteur Lynn, fait fureur avec son homme coupé en morceaux, ses grands vases aux poissons, etc.



Dans les matinées enfantines Trewey amusait parfois les bambins, en mettant une paire de gants arrangée à cet effet en imitant deux petits danseurs grotesques.

Ce fut là que l'on vint lui demander l'histoire de son costume.



HISTOIRE

DU

TREWEY COSTUME

racontée par lui-même

SOUVENT ON a demandé à Trewey les origines de son costume. M. Charles Alias, costumier des principaux théâtres et music-halls de Londres, devant faire paraître un livre sur l'originalité des costumes vint trouver Trewey et lui demanda comment il avait innové le costume qui porte son nom,

lequel costume faisait l'admiration du public par sa simplicité et par son élégance.

Trewey (très amicalement) lui fit cette réponse, qui fut publiée le lendemain par un journal de Londres :

« Mon cher Alias, sur votre demande je suis très heureux de vous faire savoir que c'est grâce à un incident que je dois mon costume ; voici



comment il se produisit :

« Au commencement de l'année 1872, j'étais en représentation au Cirque Milanais, installé sur la place des Quinconces, à Bordeaux. Un soir, étant en compagnie d'habitues du Café de la Comédie, le régisseur du Cirque vint en courant me dire que le programme avait été changé et que mon tour se trouvait avancé de deux ou trois numéros. Aussitôt je quitté le café et me rends au Cirque dans ma loge. Mais malheureusement mon assistant qui devait porter mon costume pour la soirée, n'était pas encore arrivé.

« Comment faire, pour parer à ce contre-temps ? Une idée me vint... Me rappelant que j'avais, dans ma malle, un costume-maillot complet teint en noir, je m'en revêtis de suite afin de ne pas manquer mon tour. Comme d'habitude je mis ma perruque blanche, et comme je terminai de me blanchir le visage, mon assistant arriva avec le costume, mais je n'avais plus le temps de me rhabiller. Alors pendant qu'il s'occupait de disposer sur mes tables, outils, trucs et accessoires, me regardant une dernière fois dans le miroir, je m'aperçus que la blancheur de mon cou était en opposition trop tranchée avec le noir du maillot. Je pris alors la collerette de mon costume de Pierrot, car, à cette époque, je jouais aussi la pantomime — je la jetai sur mes épaules et l'effet me parut suffisant.

« Ainsi costumé, je sortis de ma loge et allai me placer à l'entrée de la piste, ou je fus la risée des camarades ; mon directeur même, M. Priani, me dit : « Vous avez bien l'air d'un croque-mort. » J'en ris et ne fis pas connaître la raison qui m'avait obligé à prendre ce costume.

« Enfin mes tables en place, la sonnette du régisseur se fait entendre et je rentre dans la piste. Des applaudissements chaleureux me saluent et... ce soir-là, réussissant mes tours à merveille ; mon succès fut immense.

« Rentré dans ma loge, les abonnés vinrent me féliciter sur l'originalité de mon costume, de son

bon goût et me dirent qu'il n'avait rien de commun avec tous ceux qu'ils avaient vus.

« Le lendemain, un journal de la localité me complimentait sur la précision de mon amusant travail et sur l'originalité de mon nouveau costume qu'il baptisa du nom de *Costume-Trewey*.

« Voyant cela, tout stupéfait, je fis teindre en noir tous mes autres maillots, et me fis faire alors, des collerettes à trois rangées de volants.

« Depuis, mon costume, dû à un changement de programme, fut consacré et me permit de me montrer dans les clubs et salons mondains où j'ai donné de si sélectes soirées amusantes. De ce jour, je fus qualifié de *Clown des Salons*.

« J'ai gardé mon costume du hasard jusqu'au jour où, en costume de cour, j'ai innové le Nouveau Tabarin et fait des silhouettes et ombres des mains.

« Je suis heureux que de nombreux artistes de tout genre aient copié et porté mon costume et c'est toujours avec un nouveau plaisir que je lis dans un compte-rendu de bal d'enfants de Carnaval que le *Trewey-Costume* a été primé. »



Trewey en Espagne

Au mois de juillet, Trewey ayant terminé amicalement son association avec le D^r Lynn, partit pour Paris, où l'Exposition battait son plein, il s'engagea à l'Alcazar d'Été pour un mois, vit les fêtes données en l'honneur du Schah de Perse et le 20 août quitta Paris pour Barcelonne.

Après quelques difficultés à la frontière pour la visite des malles et la vérification des papiers, laissant le soin de ses malles à son servent, Trewey monta dans un wagon de première classe, mais, grand fut son étonnement quand il vit les quatre coins du compartiment occupés par des soldats en armes; cela lui fit faire une triste figure, car il faisait une chaleur tropicale; c'est alors qu'il apprit que la présence des militaires avait pour cause l'insurrection carliste.

Enfin, le train se mit en marche, mais avec une lenteur de tortue.

Arrivés à Figuieras, presque tous les voyageurs descendirent et vinrent au buffet; au bout de quelques minutes on remonta en voiture, mais le train ne put se remettre en marche qu'une heure après.

Arrivé à Barcelonne avec deux heures de retard, Trewey se rendit à l'hôtel, se restaura, et vint se présenter à ses directeurs, lesquels le reçurent avec grande joie, puis il assista à la représentation, où il revit avec plaisir ses amis, et *Karlès*, l'équilibriste antipode. Enfin la soirée termi-



née, il vint en société de ses directeurs, secrétaire et plusieurs membres de la presse au café, et vers les minuit, il entra se coucher.

Le lendemain, il vint répéter avec l'orchestre, prépara son programme; le soir arriva, et à 10 heures, il fait une entrée triomphale dans la piste; son succès fut sans précédent.

D'après les comptes-rendus des journaux, jamais un artiste n'avait produit pareille sensation.

Les journaux illustrés donnèrent son portrait et le *Hispano-América* publia sa biographie; il fut aussi caricaturé par une feuille satirique.

Le célèbre matador Frascuello, vint le féliciter et en lui serrant la main, lui dit : « Avec un succès comme celui que vous venez d'avoir, on dira maintenant : Torreador, Trewey et El Ré », ce qui souleva les rires et applaudissements de l'assistance.

Le surlendemain, Trewey alla voir la grande corrida de muerte. Frascuello le plaça dans une loge avec deux de ses amis.

Après la troisième course, il descendit avec ces Messieurs pour serrer la main à Frascuello et le complimenter, car il venait de tuer un superbe taureau qui lui avait donné du fil à retordre; puis, ils s'éloignèrent après s'être donné rendez-vous pour le soir au cirque.

Trewey, à ce sujet, écrivit que pendant deux jours, il n'avait pas dormi et qu'il avait perdu l'appétit, ayant toujours devant ses yeux les chevaux et ce taureau ensanglantés.

Après un mois, les directeurs donnèrent une soirée au bénéfice de Trewey; dans le compte-rendu d'un journal on lit que la gendarmerie à cheval fut de service ce soir-là, pour maintenir l'ordre à l'entrée du cirque; qu'à sept heures la salle était comble, malgré que toutes les places eussent été majorées pour cette représentation exceptionnelle.

Après les exercices des écuyers, clowns et acrobates, Trewey entra dans la piste et pendant plus d'une heure on l'applaudit, on le bissa, et ter-

mina ses exercices en présentant au public, pour la première fois, le mat perroquet (à la Lagoutte) grande difficulté d'équilibre sur la tête.



Ce dernier tour terminé, il reçut en souvenir une médaille d'or frappée en son nom, une paire de candélabres en argent, une immense couronne en fleurs naturelles, son buste en bronze représentant sa tête de clown de 20 centimètres de hauteur, un porte-feuille contenant mille pésetas, une caisse de bouteilles de Champagne plus une tasse, soucoupe avec son portrait peint à la main offert par la maison Florenza, et une foule d'autres objets. Rien ne prouva plus son succès et sa popularité que de voir sur les éventails et boîtes d'allumettes vendus sur la Rembla le portrait de Trewey.

Le lendemain, il partit pour Madrid; là comme à Barcelonne, un succès fou l'attendait; tous les soirs, après la représentation, il était invité dans les principaux cercles de la ville et particulièrement au Club Franco-Espagnol où on avait fondé une académie de bilboquet; c'est par tous les membres de cette académie que Trewey fut reconnu comme champion du monde de ce joli et gracieux jeu de bilboquet, alors très à la mode en Espagne.

Aussi le soir de ses adieux, les membres du Club lui offrirent un bilboquet miniature en or massif, ainsi qu'une couronne en argent aux couleurs françaises surmontée du blason royal d'Espagne; enfin, il quitta Madrid avec des souvenirs inoubliables.

Revenant en France passant par Barcelonne, il prêta son bienveillant concours au bénéfice des pauvres de la ville, dans la salle du théâtre.



Trewey en Allemagne

LE surlendemain, il quittait l'Espagne ; il arrivait à Marseille, donna quinze représentations au Palais-de-Cristal et partit ensuite directement pour Berlin.

Engagé pour un mois au Théâtre du Walhalla, il fit ses débuts devant un salle archicomble. (Le lendemain il écrivit que pour la première fois de sa vie il avait eu le trac). La raison était que ne parlant pas un mot d'Allemand, et n'ayant pas pu obtenir ce qu'il désirait pour sa mise en scène, il en fut très contrarié au moment de rentrer en scène, surtout qu'on lui avait dit que les Français n'étaient pas très aimés à Berlin principalement.



Enfin, son tour arrivé, il entra ; la salle retentit d'applaudissements et de bravos ; étonnement de Trewey, qui alors remis de son émotion, prend courage et pendant plus de trente minutes, fait l'admiration du public, ébloui par la nouveauté de son travail.

Il fit surtout grande sensation lorsqu'on le vit faire des tours de prestidigitation sans parler, n'expliquant ce qu'il faisait que par sa mime et ses jeux

de physionomie. Ce fut pour les artistes et le public une révélation ; car la prestidigitation demande, même avant l'adresse, une grande loquacité, des phrases propres à distraire les regards des spectateurs sur les tours qu'on leur présente.

Enfin, la soirée terminée, il reçut des cartes l'invitant à visiter les clubs, les réunions des étudiants et les loges maçonniques. Partout il fut le bienvenu, et plusieurs sociétés le reçurent comme membre honoraire.

Vers la fin de la semaine qui suivit ses débuts, le directeur Grosskopf le fit appeler et le pria de reculer les engagements qu'il avait contractés pour prolonger le sien ; c'est ainsi qu'il resta au Walhalla pendant cinq mois.

Pour maintenir son succès, il travailla sans relâche ; aussi, tous les matins il allait au Théâtre et répétait de nouveaux tours d'équilibre, de jonglerie. Il inventa à cette époque : la toupie sans ficelle, l'ascension des assiettes tournantes, le baril valsant, les serpents volants, le Trewey-bilboquet et plusieurs autres.

Avec ses nouveaux numéros, il reçut de nombreuses félicitations ; il fut également invité pour donner des soirées dans les clubs et dans les familles.

M. Renz, le directeur du Cirque Impérial vint le voir et avec le consentement de son directeur, il l'engagea pour une grande soirée de gala à laquelle assistait l'Empereur Guillaume I^{er}. Il fut le clou de la soirée, ce qui le rendit célèbre en Allemagne ; le lendemain, la presse le louangea et un journal illustré publiait son portrait et sa biographie. Cela lui valut des offres de la part des directeurs de Province, mais n'ayant pas de vacances à cette époque, il signa pour plus tard avec Breslau, Königsberg, Dresde, Hanovre, Munich, etc.

Alors voyant ses appointements augmenter, il écrivit à Londres pour retarder son entrée à l'Alhambra et pouvoir satisfaire ses engagements à Breslau et Munich, etc....

Etant sur le point de terminer à Berlin, les étudiants prièrent son Directeur de lui donner un bénéfice, ce qui fut décidé pour le jour de ses adieux.



Original-Trewey

Trewey ayant appris leurs bonnes intentions alla à leur cercle, un soir de grande réunion familiale, et leur fit quelques tours pour les remercier.

Il n'y perdit rien, car le jour de son bénéfice le théâtre fut comble; il eut un succès sans précédent et avant de quitter la scène il reçut une médaille, une grande couronne de lauriers auquel était attaché un large ruban aux couleurs françaises sur lequel était imprimé : *Les étudiants Berlinoïses à Trewey*; deux autres couronnes et bouquets lui furent offerts. En un mot, il emporta de la capitale Allemande un très bon souvenir.

Pendant cet engagement, Trewey fut heureux de trouver un restaurant, *Aux Caves de France*, tenu par un compatriote (un Nimois) M. Oswald Nier, où il fut très bien reçu et où bien souvent il allait déguster des crus de la Provence.

Enfin, il partit pour Munich, capitale de la Bavière. Il trouva la ville gaie, belle et artistique. Comme il sortait de Berlin, ville plutôt triste et militaire, ça lui fit dire : « Té vé, Munich est le Marseille de l'Allemagne, comme Barcelonne l'est en Espagne ».

Le soir de ses débuts fut une surprise pour lui, car, dans la salle du théâtre, tout le monde mangeait et buvait comme dans un restaurant et ce qui l'étonna ce fut que lorsqu'il entra en scène, le bruit des couteaux et des fourchettes cessa et ce fut dans un grand silence qu'il présenta ses exercices, lesquels comme partout lui valurent succès sur succès.

Buatier de Kolta, l'illusionniste était avec lui au Colosseum et toujours et partout ils furent de bons amis.

Son engagement était d'un mois, mais vers le vingtième jour il tomba paralysé de tous ses membres, il envoya chercher un médecin qui lui déclara qu'il était atteint de rhumatismes articulaires, il lui donna une ordonnance ; au bout de huit jours ne voyant pas d'amélioration, il eut recours à un autre docteur, comme le premier, aucun progrès ne se montra ; tous les jours seul avec son servent qui lui prodiguait des soins, loin de son pays, ne parlant pas suffisamment la langue, l'ennui le prit. Son directeur et ses camarades artistes vinrent le voir, son propriétaire lui parla d'une vieille femme qui avait une pommade contre les douleurs ; Trewey n'y croyait pas, cependant il lui dit : « Allez la voir et qu'elle vienne ». Son propriétaire y alla, mais la brave femme étant malade, lui donna de sa pommade dans un petit pot avec la manière de s'en servir.



Trewey suivit la prescription de la bonne vieille et le troisième jour, il s'écria : « Enfin sauvé ! » En effet, il pouvait marcher, remuer ses mains et ses doigts, et huit jours après, il reprenait son travail. Son premier soin fut d'aller remercier la brave femme qui l'avait sauvé afin de la récompenser.

D'accord avec le directeur, Trewey ayant perdu ses forces et ne pouvant pas faire ses équilibres, qui le fatiguaient beaucoup, il ne fit que des tours de prestidigitation, le papier multiforme et jouer d'un instrument qu'il avait inventé et fabriqué lui-même pendant son séjour à Berlin, sous le nom de : Treweyphone, avec lequel il a remporté de gros succès dans ses séances de salons et les petits théâtres mondains.

TREWEY VA ET VIENT *



EN quittant Munich il se rendit à Paris ; il fit l'ouverture du Skating-Ring de la rue Blanche où tous les soirs plus de six mille spectateurs venaient applaudir une troupe entièrement nouvelle à Paris, sous la direction de A. Dignat, ancien impresario des Folies-Bergères. Seul connu des parisiens, Trewey y fut le favori pendant trois mois consécutifs ; les Ballets et divertissements de Justament et O. Métra étaient exécutés par de jolies anglaises, l'orchestre était dirigé par le maestro Arban ; en un mot, jamais les Parisiens ne s'étaient et ne s'amuserent autant qu'à cette époque.

Son contrat terminé, il partit pour Bordeaux au Théâtre de l'Alhambra ; après un mois, il fit venir ses amis Bonheur et sa sœur, liseuse de pensées et dessinateur des célébrités Européennes ; avec eux, il fit les environs de Bordeaux, puis prit avec lui le géant Chinois Chang-Chin-Lang, qui avait 2 mètres 35 centimètres de hauteur, avec sa femme, ils continuèrent la tournée ; arrivés à Toulouse ils se séparèrent ; Trewey rentra aux Folies Toulousaines ; là, comme partout, sympathique au public, il fréquenta les clubs, on lui donna un bénéfice, il reçut une médaille d'or, des couronnes de deux mètres de hauteur, une grande palme or et argent, etc., etc. ; le lendemain il repartait pour Paris, où il donna vingt représentations au Skating-Théâtre ; le journal

La Jeune Garde, direction T. Garcia, le représenta en caricature satirique avec ses quatre chapeaux, puis il retourna à Londres remplir un engagement au Canterbury et au Cambridge Music-Hall.



Le célèbre équilibriste Trewey, par J. BLASS



y choisissait : Filet à la Trewey, sauce à la Trewey, Meringue-Trewey, etc.

Enfin il quitta l'Alhambra pour aller à l'Alexandra-Théâtre de Liverpool, où il était engagé dans la grande pantomime *Alladin*, dans laquelle en dehors de ses exercices, il jouait le rôle du Génie de la Lampe avec sa camarade Jenny Hill, laquelle remplissait le rôle d'*Alladin*, c'était une artiste dramatique, chanteuse tyrolienne et danseuse d'un talent vraiment remarquable.

Ce fut dans cette féerie que pour la première fois il présenta le Tabarin au public. Quelques jours après, un journal publia son portrait en caricature.

Enfin, après douze semaines, il retourna à l'Alhambra de Londres, où il enleva son public avec

le Tabarin sous le nom de : *25 têtes sous un chapeau*. On remarqua son extraordinaire talent de mime et de comédien, car combien de professionnels ont placé des chapeaux différents sur la même tête, tandis que Trewey a su mettre des têtes différentes sous chaque chapeau.



MONS. TREWEY.

Après trois mois, sans perdre du temps, il partit pour Bruxelles où M. Comy, ancien directeur de l'Alcazar de Marseille, venait d'ouvrir l'Eden-Théâtre, une des plus jolies salles de spectacle de l'Europe.

Arrivé dans la soirée, la veille de son début, il se rendit à l'Eden ; auprès de la scène était un bar entouré de quelques guéridons ; là, il aperçut M. Comy, il vint à lui et lui serra la main ; le Directeur se leva et lui dit : « Mais, il me semble que je vous connais ».

TREWEY. — « Je vais me rappeler à votre souvenir, si vous le voulez bien. Vous étiez alors directeur de l'Alcazar de Marseille, c'était en 1865 ; la troupe Chiarini et Barbarini jouait la pantomime et vous aviez en même temps, un nommé Neicilef, jongleur, qui jouait la pantomime sous le nom de Félicien ».

M. COMY. — « Tiens, oui, j'y suis ; je me rappelle de ce jongleur, que l'on m'a dit être devenu très fort, mais cela ne me dit pas qui vous êtes ».

TREWEY. — « Eh bien ! ce Neicilef, Félicien, c'est moi, Trewey, qui sera demain votre pensionnaire ».

M. COMY. — « Diable, c'est vous ? mais alors pourquoi ne m'avez-vous pas écrit plus tôt ? Savez-vous que vu votre prix nous avons retardé votre engagement ! maintenant j'y suis, je me rappelle que je vous donnai je crois cinq francs par jour et je dois

vous donner maintenant trente fois plus; mais, alors que faites-vous aujourd'hui ? »

TREWEY. — « Mon cher M. Comy, demain au soir, vous me jugerez, et vous verrez que je suis malgré ce prix qui vous paraît énorme, encore meilleur marché qu'à l'époque dont nous parlons. »

Sur ce, ils prirent un siège autour d'un guéridon où étaient depuis un instant Alphonse Karr, Victor Hallo, Poteau, Bayard, journalistes que Trewey connaissait depuis ses précédentes apparitions à Bruxelles.

Enfin après avoir pris un verre de champagne avec ces Messieurs, il s'excusa et se retira.

Le lendemain, tous les murs de la ville étaient couverts de grandes affiches sur lesquelles on lisait : Ce soir, première représentation du célèbre et original *Trewey*, jongleur-équilibriste, prestidigitateur, mime et clown-musical.

Le soir même, il entra en scène vers les dix heures; avant qu'il ait commencé, la salle croula d'applaudissements; les bravos continuèrent tout le temps qu'il fit ses exercices; on le rappela huit et dix fois et présenta toujours quelque chose de nouveau; après quarante minutes, il quitta la scène, il se déshabilla et monta au promenoir où M. Comy l'avait fait demander; à sa vue, M. Comy et des abonnés se levèrent, le félicitèrent et lui serrèrent la main, on s'assit et on but.

Alors Trewey s'écria : « Eh bien! M. Comy, avez-vous reconnu ce petit jongleur d'autrefois ? »

M. Comy. — « Ah! par exemple, c'est toi, non, qui aurait dit cela, mon brave; à l'avenir, toutes les fois que tu passeras à Bruxelles, ta place est dans mon établissement, ne serait-ce que pour huit, quinze ou trente représentations, c'est tout ce que je peux dire, tu es un phénomène (et tout cela avec l'accent du midi).

La semaine suivante, le journal satirique *La Bombe* publiait son portrait, dans l'exercice des boîtes adhérentes le priant de tenir l'Equilibre Européen.

Bref, pendant deux mois, le public et la Presse prouvèrent à Trewey que le véritable artiste a toujours été et sera toujours apprécié par les Bruxellois.

FRANC: 17 FÉVRIER 10 Centimes Samedi 7 JANVIER 1882

LA BOMBE

ADMINISTRATEUR
M. P. GARGANIER
10, Rue de la Vieille-Église
BRUXELLES

REVUE
ET
SATIRE
PUBLIÉE
PAR
M. P. GARGANIER
10, Rue de la Vieille-Église
BRUXELLES

ECLAIRANT TOUS LES SAUVAGES



Trewey en Russie

En quittant Bruxelles, il donna quelques représentations à Anvers; ensuite il vint en Hollande, il fit Rotterdam et rentra à Amsterdam au Cirque Carré; là comme partout, il obtint un immense succès. Le cirque partant pour Cologne, le Directeur pria Trewey de le suivre; malgré ses engagements, Trewey s'arrangea pour lui être agréable et il donna vingt représentations à Cologne. Tous les soirs à la sortie du cirque, il était invité par les membres des clubs. C'est dans cette ville qu'un jour invité à déjeuner par un capitaine au Mess des officiers, il fut présenté à ces Messieurs lesquels apprenant que Trewey ne parlait et ne comprenait que très peu l'Allemand, tout le temps du repas on ne parla que français d'un bout de la table à l'autre; cela le surprit, d'autant plus que la plupart d'entre eux avaient l'accent presque Montmartrois.

Enfin, il termina son engagement et partit pour la Russie; ayant retardé son départ, il ne donna à Saint-Pétersbourg que cinq représentations, mais il eut l'honneur à l'avant-dernière soirée de se faire applaudir par l'Empereur Alexandre II, qui parut apprécier beaucoup ses exercices.

Trois jours plus tard le Cirque Cinizelli partait pour Varsovie, en Pologne. Pendant près de trois

mois, il fut, avec son ami Robert Cook (premier jockey du monde), le succès du jour. Chaque jour la Presse louait le talent de ces deux vedettes.

C'est dans ce cirque que Trewey a vu jouer des pantomimes féériques, plus riches en costumes et en décors, qu'il n'en a jamais vu dans nos théâtres de France.

Pendant son séjour à Varsovie, ce qui lui valut surtout son succès ce furent les boîtes adhérentes, le bilboquet bouteille, les fléaux (deux boules fixées à chacun des bouts d'une corde de deux mètres cinquante de longueur qu'il manœuvrait en avant, en arrière, dans tous les sens, chassant des cartes placées sur des verres ; il éteignait une bougie à distance, il enlevait un morceau de sucre sur le nez de son domestique, faisait partir un pistolet tromblon d'où sortaient des fleurs et des milliers de papillons multicolores en papier).



Au sujet de l'exercice des fléaux, dans une soirée qu'il donna il y a quelques années dans les salons du *Figaro*, M. Périvier lui demanda s'il n'avait jamais attrapé le nez de son servent. Trewey lui répondit : « Si, c'était en Hollande; le servent que j'avais à cette époque, crut apercevoir sa femme de laquelle il était divorcé depuis deux ans. Juste au moment où je devais lui enlever le morceau de sucre et comme son émotion était vive, il

remua et au lieu du morceau de sucre ce fut son nez qui reçut la boule; un cri, un peu de sang et ce fut tout ».

Trewey jouait tous les soirs d'un instrument de musique qu'il s'était fabriqué, soufflant dans un tube qui se sépare en deux, correspondant à deux petites

boîtes dans lesquelles étaient placées des lames d'acier d'accordéum et avec lequel Trewey jouait un air en gesticulant selon la mélodie du morceau.

Avant de terminer son engagement, il tombe malade, le spleen le prend, il veut résilier son engagement ; le directeur refuse ; quoi faire, à partir de ce jour il est morne ; bref, une idée lui vient, il va se faire remettre son passe-port (car à cette époque on ne pouvait sortir du territoire sans cela). Comme le directeur lui doit de l'argent, il use de ruse : il va trouver le secrétaire, lui fait voir des factures qu'il faut qu'il paye ; ce dernier, bon enfant, lui remet l'argent qui lui était dû. Le soir même, Trewey part sans rien dire, pensant : Ma santé vaut plus que tous les roubles de la Russie. Enfin, arrivé à la frontière Allemande, il respire, il est libre, il arrive à Breslau, il devance son engagement ; après vingt-cinq représentations, il va à Kœnisbergh, remplir un engagement qu'il avait signé lors de son séjour à Berlin.

Kœnisbergh, ville frontière de la Russie entourée de fortifications, avait alors quatre portes à pont-levis, la vie y était presque entièrement militaire ; le théâtre situé en dehors de la ville, terminait les soirées de bonne heure, car les portes de la ville fermaient tous les soirs à onze heures précises.

Trewey, dans un nouvel exercice qu'il inventa, faisait partir un pistolet avec les fléaux, ce dernier mettait en mouvement un contre-poids, lequel faisait partir une fusée qui s'élevait le long d'un fil de fer jusqu'au haut du centre de la salle, arrivé à destination, un grand parapluie de couleur s'ouvrait et laissait tomber des fleurs sur le public ; jusque-là très bien, le public content applaudit, mais Trewey avait compté sans la rigueur de la police qui prohibe toutes armes dans les villes frontières. Aussitôt le commissaire fit irruption dans la salle, confisqua le pistolet et dressa procès-verbal.

Le lendemain, notre artiste se rendit avec son directeur chez le commissaire ; là tout s'arrangea, le

directeur paya 10 marks d'amende et le pistolet resta entre les mains de la police.



Dans ce théâtre, Trewey rencontra son ami Pascal qui faisait les échasses, ainsi que les Frères Bozza, les virtuoses sur les pavés et son vieux camarade, Ling Lock, l'avaleur de sabres.

Le Directeur lui offrit, pour la soirée de ses adieux, une couronne de lauriers et une médaille souvenir.

Après avoir donné trois représentations à New-Haven (Prusse), il partit directement pour l'Autriche.



Trewey en Autriche

IL arrive à Vienne et débute au Cirque Renz où, tous les soirs, les ovations qu'il reçoit lui donnent du courage. Le deuxième vendredi de gala, l'empereur François-Joseph donne le premier le signal des applaudissements. Après son numéro, l'officier d'ordonnance de Sa Majesté vint féliciter Trewey.

Le Directeur lui dit un jour : « Vos exercices doivent être beaucoup appréciés de l'Empereur, car d'habitude, il ne vient qu'une fois par semaine dans sa loge et depuis votre arrivée on le voit deux fois et même trois fois ».

A l'occasion du mariage du Prince Rudoph avec la Princesse Stéphanie, des envoyés des souverains étaient à Vienne. Le Baron Nathaniel de Rosthchild alla trouver Trewey au Cirque et le pria d'organiser une séance pour l'inauguration de son château à Catherina Gasse:

Avec la permission de son Directeur, Trewey se rendit à cette invitation et donna une séance qu'il n'oubliera jamais.

A onze heures, il entra dans le salon et pendant une heure et demie, il amusa les convives richissimes du Baron, composés du Prince de Galle, aujourd'hui Edouard VII, de l'Archiduchesse Gizella, du Comte Duchâtel, ambassadeur de France et Madame la Comtesse Duchâtel, le Comte de Nigra, ambassadeur

d'Italie et environ une trentaine des personnalités de la Cour de l'Empereur. Le lendemain la Presse rendit compte de cette soirée mondaine. Le Prince Rudoph et la Princesse Stéphanie vinrent voir la représentation au cirque et applaudirent Trewey.

Avant de quitter Vienne, un des chefs des écuries de l'Empereur prit rendez-vous avec Trewey et Cook et en visitant les écuries, ils furent présentés à l'Impératrice.

Quelques jours après, Trewey donnait sa soirée d'adieu dans laquelle il introduisit pour la première fois dans son programme, les foulards inouables, les pièces volantes, les boules à l'épée et les hélices aériennes.

Pendant son séjour à Vienne, il avait fait un élève sous le nom de Trewey III, car à cette époque un de ses cousins (Trewey II) voyageait en France; il lui laissa le devis et la machination d'un numéro exceptionnel qu'il avait préparé pour lui, ce truc ne pouvait servir que sur les scènes de théâtres, car il comportait la manœuvre d'une roue à bras qui actionnait deux pignons de manière à faire tourner une planche montée sur galet; ainsi, l'artiste tournait autour de la scène en exécutant ses exercices comme s'il était à cheval, moins naturellement les cahots du trot. Aujourd'hui, Trewey III voyage dans l'Amérique du Sud.

Enfin Trewey quitte Vienne, mais, arrivé à la frontière Allemande pour se rendre à Hanovre, un incident comique survint.

A la visite des bagages, les douaniers voulaient ouvrir les boules et les boîtes de Trewey; celui-ci bien vite leur expliqua l'utilité de ces appareils;



mais, devant leur tenacité, Trewey appela son servant et donna une séance en pleine gare, devant tous les voyageurs, ce qui leur fit prendre patience, car le train avait déjà 40 minutes de retard. Enfin, le chef de la douane marqua les bagages, les voyageurs applaudirent, tout le monde monta en voiture et une minute après, un coup de sifflet donnait le signal du départ, qui s'effectua le plus gaiment du monde, grâce à notre génial artiste.



Trewey — Europe — Trotter

ARRIVÉ à Hanovre, il se rend au Stad-Théâtre ; il répète avec l'orchestre après la représentation et le lendemain il débute ; pendant les dix premiers jours tout marche bien ; mais le Directeur avait engagé deux artistes français et sous prétexte qu'ils ne lui plaisaient pas, il les siffla ; Trewey étant dans la salle s'en aperçoit ; cela le touche ; pour le bien de ses compatriotes il demande une explication au Directeur qui se fâche ; Trewey en fait autant ; finalement, il s'arrange de façon à avoir son argent et deux jours après, sans tambour ni trompette il prend le train et arrive à Liège dans la soirée, au moment où le bon public d'Hanovre attendait de voir Trewey entrer en scène.

De ce fait, Trewey perdit les engagements qu'il avait contractés avec Dresde et Leipzig, plus il eut un procès avec le Directeur de Dresde de dix mille marks de dédit.

Plus tard, le Directeur du grand cirque de Francfort-s-le-Meine, désirant l'engager pour un mois, fut obligé avant d'avoir la signature de Trewey, de se procurer une permission de trente-trois jours en Allemagne, signée par notre Ambassadeur à Berlin.

Enfin, le soir même de son arrivée à Liège, sans perdre une minute, il va trouver le Directeur de l'Eden et signe avec lui pour quinze représentations.



De là, il part pour Paris, y commande des appareils et un nouveau matériel pour son prochain retour à Londres et va à Nice pour se reposer, mais il y rencontre son vieil ami le commandeur Cazeneuve ; ils font une association et prennent le Théâtre Français où ils ont un succès fou pendant dix représentations ; ensuite ils donnent quelques séances à Nice, Cannes et Menton.

Puis Cazeneuve part en tournée, alors Trewey s'engage au Cirque, où de mémoire théâtrale on ne vit jamais un succès pareil : tous les soirs le cirque comble, toutes les places louées à l'avance.

Le jour du Carnaval, Trewey costumé dans une voiture du cortège est applaudi sur son passage par sa façon de lancer les confettis.

Le soir du grand Viglione, Trewey se rendit au bal de l'Opéra, dans un costume excentrique, où il obtint

une mention ; dans la cavalcade environ quarante membres du Cercle de l'Athénée obtiennent un prix, tous travestis dans le costume de Trewey.

Dans les familles et les bals d'enfants, si un costume est primé c'est partout le Trewey-Costume.

L'Illustré du Littoral publia son portrait et sa biographie.



TREWEY

Original Portraiture

Enfin, le soir de son

bénéfice, son succès fut frénétique : bouquets, couronnes et de beaux souvenirs.

Huit jours plus tard, il part pour Paris, où il débute au Cirque des Champs-Elysées ; pendant deux saisons consécutives il tient la vedette.

Avec lui étaient la famille Scheffer, Les Boisset, Les Cinquevalli, etc. Aussi, bien souvent le Roi

Léopold II, le Président Grevy et sa famille venaient y passer leurs soirées.

Ayant terminé son engagement, il alla faire la fête votive à Monteux, son village, au Café Maurizot, installé pour les fêtes sous les platanes; on vint de tous les villages environnants voir ce compatriote, qui obtenait des succès dans toutes les capitales de l'Europe.

Plus tard, il retourne avec le commandeur Caze-neuve, donner des représentations au grand théâtre d'Avignon, Arles, Tarascon et Carpentras. Dans cette dernière ville il versa sa part entre les mains de M. Béraud, maire de Monteux, pour les pauvres de son pays natal.

Il partit ensuite pour Lyon, où il donna des représentations à l'Eldorado, de là à Saint-Etienne, à Vichy et enfin rentra au Cirque d'Hiver, à Paris, sous la direction Franconi.

C'est pendant ce contrat qu'il répéta son nouveau numéro pour Londres, il y avait avec lui les Rizzarelli's, Les Hommes volants et Price, le fameux clown qui, au milieu de la piste, grimpait à une échelle sans aucun appui, et une fois perché au sommet, jouait du violon.



Après ce contrat, il retraversa la Manche et arriva à Londres avec son nouveau matériel et ses nouveaux exercices. L'effet qu'il produisit sur le public fut merveilleux et sans précédent.

Pendant la durée de ses représentations, il donna des séances dans les principaux salons et clubs de la Capitale, notamment chez M. le baron Alphonse de Rothschild, à Malborough-House, chez le Prince de Galles (aujourd'hui Edouard VII).

A cette époque il fit ce qu'il a appelé : *Un tour de force*.

Déjà en 1866, il avait fait dans la même soirée : au Théâtre Vauban, une entrée de clown, à 9 heures ; au Concert Vivaux, un numéro de jongleur, à 10 heu-

res, et au Concert de Menpenti, il jouait le rôle de Pierrot dans une pantomime, à 11 heures 1/2.

Plus tard, à Paris en 1869, il fut le premier artiste qui, dans la même soirée faisait deux concerts : La Gaité-Montparnasse et les Ambassadeurs ; en 1876, à Londres, il donnait deux et trois séances par jour.

Mais son plus grand jour fut celui où il donna cinq séances : à 3 h. 1/2, chez le Prince de Galles ; à 6 h^{es}, il prêtait son concours au bénéfice d'un artiste au Concert du Métropolitain ; à 9 heures, il était à l'Oxford Music-Hall ; à 10 heures, à l'Aquarium ; et à 11 heures, au London-Pavillon. (*Business is Business*).

« C'est ainsi, nous dit-il, un jour en riant, que j'ai appris le métier de fainéant. » Heureux veinard, va !

Ce fut à cette époque qu'il revit avec plaisir son élève femme, M^{lle} Patrice, voyageant alors avec le prestidigitateur Bertram, donnant des soirées dans les clubs et les salons de l'Aristocratie Anglaise.

Enfin Trewey rentra de nouveau à l'Alhambra où pendant plusieurs années il fut si populaire.

Son directeur, M. Morton, ayant fixé le jour du bénéfice annuel, vint lui demander s'il aurait quelque nouveauté à cette occasion. Trewey lui répondit que s'il pouvait lui fournir un écran et la lumière oxydrique, ainsi que deux hommes pour répéter deux ou trois fois, il donnerait du nouveau ce jour-là.

— « C'est entendu, dit Morton, mais que ferez-vous, comment dois-je annoncer ? »

— « Annoncez simplement Trewey, je vous en prie, car je ne suis pas certain de la réussite. Si vraiment c'est un succès, ce sera une surprise pour le public. »



Trewey Ombromane

LE lendemain, il se mit donc à l'œuvre et s'entendit avec l'électricien et le chef-machiniste, pour l'heure à laquelle il devait faire la répétition de sa nouveauté. Il prépara des petits bouts de carton et le jour du bénéfice tout était prêt.

Tous les principaux artistes à ce moment à Londres prêtèrent leur concours désintéressé à cette représentation de gala donnée au bénéfice de ce brave et honnête M. Morton qui était directeur de théâtre depuis plus de cinquante ans.

Enfin, le soir, la représentation commença. Après plusieurs tours de chants et autres, celui de Trewey arriva. Avant son entrée on fixa l'écran au centre de la scène ; le public, les artistes qui étaient dans les coulisses, se demandèrent ce qu'il allait faire.

Alors un coup de sifflet retentit et le rideau du fond se leva. En même temps la lumière oxydrique éclaira le centre de l'écran, et toutes les lumières de la salle s'éteignirent. C'est à ce moment que l'on aperçut la silhouette de Trewey se dessiner au milieu de l'écran.

Après quelques exercices avec les mains, on vit apparaître le lapin classique, puis un loup, un chat, un éléphant. Jusque là l'attention du public fut soutenue ; mais quand apparut un cygne, un prédicateur qui monte en chaire, un chien qui mange, une danseuse

de corde, la salle entière partit en applaudissements et en bravos. Après avoir salué, il continua par une pantomime. Ce fut alors un véritable triomphe, et on le fit revenir sept et huit fois.

Le Directeur vint le complimenter et lui dit que s'il acceptait de faire ce travail tous les soirs il doublerait ses appointements. Inutile de dire que Trewey accepta avec grand plaisir, se promettant de faire chaque jour de mieux en mieux.

Le samedi suivant, le journal *The Prompter* publiait son portrait et racontait dans ces termes comment et pourquoi il avait fait les Ombres :

POURQUOI TREWEY
FIT LES OMBRES



MONS. TREWEY.

« Etant à Manchester, au Prince's-Théâtre, un soir, après la représentation, Trewey se trouvait avec son directeur dans le Bar des Stalles, et tout en causant avec le secrétaire du Consul d'Italie, ce dernier lui dit : « Vous qui êtes si adroit avec vos mains, pourquoi ne faites-vous pas les ombres ? »

« Trewey lui répondit : « Que voulez-vous, c'est trop enfantin, le public se moquerait de moi. »

« Mais, insista le secrétaire, en Italie, j'ai vu M. Campi, un peintre de mé-

rite, qui, lorsqu'il y a un Bazar de charité prête son concours en présentant une dizaine d'animaux avec ses mains. Ce divertissement a toujours beaucoup de succès. »

« Trewey répondit aussitôt qu'il ne voudrait jamais faire des choses qui lui paraissaient insignifiantes. »

« Le secrétaire énervé de cette réponse lui jeta alors un défi. « Tenez, lui dit-il, je vous parie six bouteilles de champagne que dans huit jours vous ne ferez pas les ombres de chat, chien, loup, taureau, nègre, etc. »

« Trewey, devant ce défi lancé en présence de son directeur, de Miss Smithers, du capitaine Thompson et d'autres personnes, releva le gant.

« Ce fut presque aussi vite dit que fait, car huit jours après, les mêmes personnes se trouvant dans le foyer des artistes, Trewey leur montra, non seulement ce que le secrétaire avait indiqué, mais encore dix autres ombres plus attractives les unes que les autres.

« Le secrétaire, voyant son défi surpassé, lui serra la main, se déclara vaincu, de bonne grâce, tint sa parole et on alla sabler le champagne au Bar du Théâtre. »

Ce fut durant son contrat à l'Alhambra que Henri Irving, le célèbre tragédien, ainsi que Wilson Barret, le grand premier rôle anglais, vinrent le féliciter.

Après six mois de succès, il partit pour Birmingham, où, pendant douze semaines, il présenta au public ses nouveaux exercices d'équilibres, ses pièces volantes, ses foulards inouables, 25 têtes sous un chapeau et ses ombres.

Ce fut dans ce théâtre, pendant une matinée, que par la maladresse d'un machiniste, il tomba dans une trappe, et aurait pu se tuer s'il n'avait eu la présence d'esprit d'écarter les bras qui le maintinrent au niveau de la scène. Bien qu'il n'eût aucune blessure apparente, il se sentit pris de douleurs internes et dut

garder le lit pendant une dizaine de jours. Une fois guéri, il reprit son tour dans la féerie de *Robinson Crusôé*.

Son engagement terminé, il fit Nottingham, Brighton, et entra en France. A Paris, il rencontra son ami Verbeck avec lequel il organisa quelques représentations à Paris et au Théâtre de Dieppe.

Alors Trewey rentra de nouveau à l'Alcazar d'Eté. C'était pendant l'Exposition de 1889.

Le 3 juillet de la même année, étant à déjeuner dans un des restaurants de la première plateforme de la Tour Eiffel, en compagnie de M^{me} Trewey et de son ami Chaudoir (alors chef d'orchestre de Paulus), il fut tout surpris de se trouver en face de M. Lederer, un impresario américain, qui l'aborda en ces termes : « Figurez-vous que, depuis ce matin, je cours après vous ; ayant appris que vous étiez allé promener de bonne heure, j'en ai profité pour visiter l'Exposition et c'est un véritable hasard de vous rencontrer à soixante mètres de hauteur pour venir vous dire que j'arrive de New-York envoyé par M. Herrmann pour vous proposer une tournée dans les Etats-Unis. »

Sur cette demande, on fit les présentations suivant l'usage américain, et Trewey et Lederer se mirent à une table à part pour discuter les conditions, etc.

Une heure après on descendit la Tour Eiffel et on se quitta en se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Dès ce moment, M. Lederer fit marcher le télégraphe : demandes, réponses, discussion de prix, conditions particulières. Enfin, dans la soirée l'acceptation arriva.

Trewey, ne tenant guère à traverser l'Atlantique, avait été un peu exigeant ; mais ayant obtenu tout ce qu'il désirait, il signa l'engagement.



Trewey en Amérique

Le lendemain, il résilia à l'amiable l'engagement en cours, avec le directeur de l'Alcazar d'Été, fit ses malles, et huit jours après il s'embarquait à Liverpool sur le transatlantique *The City of New York*.

Quelques amis qui étaient en représentations dans les théâtres de Liverpool, vinrent lui souhaiter un bon voyage, et à midi 40 minutes, ce superbe paquebot se dirigeait vers la haute mer.

Après un voyage de sept jours et quelques heures, une traversée splendide, il arriva en face la statue de la Liberté (de Bartholdi) qui éclaire l'entrée du port de New-York.

Aussitôt le navire amarré, les médecins de service montent à bord et passent la visite médicale. Pendant ce temps, les parents et amis s'approchent vers l'escalier d'abordage sur le quai de la Douane. Dans ce groupe, Trewey reconnaît Herrmann et Lederer. Il leur serre affectueusement la main, puis après leur avoir présenté sa dame, il laisse à son domestique le soin de la vérification de ses bagages à la Douane. Ils prennent tous quatre un landau et se dirigent vers l'Hôtel Vendôme, un des premiers hôtels de New-York-City, où un splendide appartement leur avait été retenu.

À leur arrivée à l'hôtel, MM. Herrmann et Lederer les quittèrent après leur avoir donné rendez-vous au Théâtre, pour 3 heures de l'après-midi.

Alors Trewey monta dans sa chambre, ouvrit sa malle, s'habilla, descendit déjeuner et vint rejoindre son directeur. Au théâtre, il prit ses dispositions pour installer ses tables, son matériel et sa loge.

Dans toute la City, à Brooklyn, à New-Jersey et dans les environs, des grandes lithographies étaient apposées sur les murs représentant Trewey entouré de ses appareils.

Enfin, le 17 Août, dès 8 heures du soir, le Bijou-Théâtre est comble, le spectacle commence, les tours se succèdent tous avec succès, la troupe étant composée de 35 artistes venant d'Europe et tous d'un genre différent. Ils font sensation. Citons, d'après le programme : Les Pinauds, The Four Gaity Gird, Pruneau,

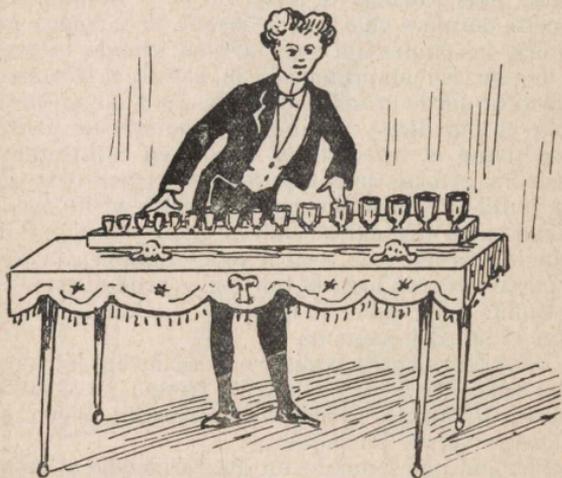


le clown Bibb, le chien chantant, Freddy, phénomène âgé de onze ans, qui dansait en chantant dans huit langues différentes ; Miss Kate Seymour, Gus Williams, etc..., enfin à dix heures, Trewey entrait en scène. (Nous reproduisons ici le compte-rendu d'un journal) :

« Pendant plus de cinq minutes, Trewey essaye de commencer ses exercices. Chaque fois qu'il va prendre un instrument on l'applaudit et chaque fois il vient saluer. Cela ne s'était jamais vu. Alors Trewey s'approche de la rampe, fait arrêter l'orchestre et se tournant de trois-quarts, fait comprendre en mimant que derrière ses chevalets sont ses outils et qu'il va faire son possible pour amuser ; aussi bien à droite qu'à gauche et de bas en haut, il salue encore pendant que l'orchestre reprend, et il commence ses exercices. Après cinq ou six tours d'adresse, Trewey prend sa bouteille qu'il a rendue célèbre, la fait tourner dans tous les sens, derrière lui, devant, à droite, à gauche, sur le doigt, sur les bras, sous les genoux, dans le doigt, elle va tomber à terre... non, elle est retenue, bref, la voilà ! un tonnerre d'applaudissements enthousiastes souligne chaque exercice jusqu'à la fin de son numéro.

« Jamais on n'avait vu un succès aussi complet

« Le public Yankee avait bien vu quelquefois des artistes manipuler des assiettes, des bouteilles, boules et bilboquets, il avait également vu escamoter des pièces, des foulards, des œufs et mille autres choses. On avait vu aussi des comédiens faire des jeux de physionomie, on avait enfin entendu jouer de la musique sur des verres, mais jamais comme le leur



présentait Trewey, qui avait atteint le plus haut degré de perfection dans tous ses exercices.

« De ses ombres, on ne peut dire qu'une chose : c'est que cela surpasse tout ce qui a été produit jusqu'à ce jour. Son triomphe en est la preuve. »

Pendant quatre semaines, le Bijou-Théâtre regorgeait de monde et toute la presse fut unanime à dire que Trewey était le Hick de la Season ; c'est-à-dire le Clou des tournées en Amérique.

De New-York, la troupe se rend à Chicago ; dans cette dernière ville, c'est encore un triomphe qui l'attend ; il en est de même à Cincinnati, à Saint-Louis, Philadelphie, Baltimore, Indianapolis, Decatur, etc. ; enfin, partout, partout, enthousiasme général.

Dans ces villes la troupe précède Salvini, Coquelin, Sarah-Bernhardt, Tamagno et autres réputations Européennes, ou leur succède.

A Cincinatti et Saint-Louis, il rencontra Max-O'rell, conférencier français qui était un de ses amis de longue date.

La troupe retourne à New-York, au Grand-Opéra-House, puis à Brooklyn, à Boston et à Buffalo. C'est de cette dernière ville qu'il se rendit au Niagara pour admirer les chutes qui sont la plus grande merveille du monde. En admirateur de la nature, il traverse le pont situé sur le grand rapide, descend au niveau du fleuve et loue deux costumes en caoutchouc pour lui et sa dame et traverse les chutes en compagnie de plusieurs artistes de la troupe, dirigés par deux guides. Inutile de dire que pendant cette visite ils mimaient entre eux, car le bruit de l'eau rend tout dialogue impossible ; du reste à 20 kilomètres à la ronde on perçoit encore le bruit du hou... produit par l'eau.

Enfin, émerveillé, il retourne à Buffalo avec sa dame et ses compagnons.

Deux jours après, il passe encore devant le Niagara pour se rendre à Cleveland. La troupe va ensuite à Détroit, retourne à Chicago, Kansas-City, Denvers et se dirige vers le Pacifique.

Pendant une semaine, on fait Leadeville et Aspen, deux petites villes situées à environ 12.000 pieds de hauteur, dans les Montagnes Rocheuses. De là Trewey écrivit que pendant deux jours il saigna du nez et des oreilles, par suite de la rareté de l'air ; il ne mangeait ni ne dormait.

Il eut dans ce pays l'occasion de visiter les mines de zinc, d'argent ; il put voir une petite rivière de pétrole et visiter le *Jardin des Dieux*, à Springville.

La tournée arrive à Salt-Lake City, pays des Mormons ; Trewey visite les Temples dont l'un qui peut contenir 14.000 personnes assises sous la même coupole, sans aucun support de colonnes, est le plus grand du monde.

Il se rend sur les bords du Lac Salé, où on ne

peut plonger vu l'intensité du sel. Trewey aimait à raconter que son domestique, qui était un beau nègre, y prit un bain et en sortit tout blanc : « Croyez-moi, disait-il, ce n'est pas une sorte (blague). »

Ce fut dans cette ville qu'il innova les doubles marteaux du Xilophone, rendant ainsi les bois plus



sonores et s'harmonisant avec la voix humaine.

Huit jours plus tard, il était au Grand Théâtre de Sacramento, capitale de la Californie, d'où il écrivait les quelques lignes suivantes :

« Mon cher Colombon,

« Deux mots à la hâte pour te dire que la santé est excellente, que le succès est immense et que la tournée est magnifique ; il faut te dire que les artistes de la troupe sont tous des premiers sujets ; hommes et femmes sont très sociables : en un mot, nous vivons en famille.

« Nous sommes à Sacramento pour huit jours. Je t'ai déjà écrit de Salt-Lake City que la température était superbe ; eh bien, après avoir quitté la ville, le

soir même, nous nous sommes trouvés au milieu d'un désert immense tout couvert de neige et cela pendant deux jours. Cependant le matin du troisième jour, le comique Gus Williams vint frapper à la porte de notre cabine privée (nous voyagions dans de luxueuses maisons roulantes) pour me dire de regarder par la fenêtre: ce que je fis aussitôt; c'est alors que réellement je me crus dans un rêve: car j'aperçus toutes les maisons couvertes de roses grosses comme le poing et de fleurs de toutes sortes.

« Ce qui m'a fait croire que Sacramento était une ville féérique. C'est, du reste, ce qui m'a le plus surpris et enchanté durant mes voyages..... »

Un mois plus tard, Trewey m'écrivait de Los Angeles et me racontait son séjour à San-Francisco.

« Mon cher Ami,

« Nous venons de quitter San-Francisco où nous étions depuis trois semaines, trois semaines passées au Paradis terrestre. La température de ce pays étant très bonne, bien que l'on fût dans la fin janvier 1890, on y mangeait des asperges et autres légumes, ainsi que des fraises et toutes les primeurs, comme si l'on vivait à Marseille, au Printemps.

« Imagine-toi que tous les jours nous allions sur les rochers du Pacifique; en cet endroit les phoques sont très nombreux, nous leur donnions du pain dont ils sont friands. Le soir, nous allions voir le coucher du soleil à Goldengate, ce qui est encore une merveille.

« Dans le parcours de Sacramento à San-Francisco, le train se place sur un *bateau-ponton* et c'est ainsi que nous avons traversé la grande baie, comme nous avions déjà traversé le Mississipi quelques mois auparavant en quittant Baltimore. C'est beau et grandiose.

« A Los-Angeles comme à San-Francisco, la ville est divisée en quartiers: Américain, Espagnol et Chinois. Le seul curieux, est certainement le Chinois.

« Nous avons visité les fumeries d'opium qui sont



situées dans des caves, lorsqu'un chinois daigne se lever pour nous saluer on le prendrait pour un fantôme sortant de terre.

« Nous sommes allés les voir au théâtre où ils sont extraordinaires comme costumes et grimes.

« J'allais oublier de te dire que les membres du Club Franco-Américain où j'ai donné une soirée, la veille de mon départ, m'ont offert en souvenir, une superbe montre dont le boîtier ciselé représente une tête de cheval au travers d'un fer. L'œil du cheval et les sept clous sont figurés par des brillants magnifiques.

« En attendant de te revoir : *Vivo Marsiho e l'aïoli amé Voli dou Barroux...* »

Enfin la troupe donna des représentations à Santa-Barbaras (un autre paradis), puis à San-José et Fresno, ensuite elle traversa San-Francisco sans s'y arrêter et arriva à Sciatle, ville située sur le Pacifique, non loin du Canada. La ville venant d'être incendiée en partie, on dut donner la soirée dans une grande salle de réunion. De cette ville, la troupe vint à Tacoma, pays très commerçant, où elle séjourna une semaine.

Trewey profita de son séjour à Tacoma pour aller visiter les forêts vierges où se trouvent les arbres géants. De cette forêt, il admire à l'horizon la Mer Bleue qui s'unit avec le ciel, et aperçoit sur la gauche les montagnes appelées les Trois Sœurs, qui gardent leur robe blanche pendant dix mois de l'année.

Après ce séjour la troupe continua sa tournée vers l'Est, en suivant la rivière Colombia, dont les rives sont merveilleuses, et elle s'arrêta à Ogden et Amaha.

En retournant à Denver, le train traversa une forêt en feu sur une longueur de trois kilomètres.

Du Kansas-City, Trewey écrit que toutes les boissons : vins, liqueurs, bière, sont interdites dans l'Etat de Kansas. Pour passer outre l'interdiction, il usa d'un stratagème : sortant de l'hôtel avec son ami Gus Williams, Trewey entra dans une pharmacie, fit le malade, se plaignit de maux d'estomac et, expliquant au pharmacien que les produits pharmaceutiques lui faisaient mal, il lui demanda un verre de

fine champagne ou du gin ; le potard en riant fit passer nos deux artistes dans l'arrière-boutique et les servit à souhait.

Dans la même ville, Trewey, sa dame et plusieurs membres de la troupe, vont faire des promenades en tramway. Ce qui étonna fort nos touristes, c'est que la ligne du tram est posée pour franchir les cols, sur de gros arbres en pleine végétation. Nos voyageurs se plaignaient de la lenteur de la marche, lorsque le tramway s'arrêta au pied d'une montagne, d'où un ascenseur l'élève jusqu'au sommet ; de là le véhicule repart pour descendre un peu plus loin. De vraies montagnes russes, quoi !

A Kansas, il visite l'abattoir le plus grand du monde ; on y tue environ dix à douze mille têtes de bétail par jour ; dans son enceinte, il y a hôtel, restaurant, banque, bar, etc...

Après Kansas, la troupe joue pendant huit jours à l'Opéra-House de Baltimore. C'est dans cette ville que Trewey donne une représentation dans une prison au milieu d'environ douze cents prisonniers.

Dans cette ville, il rencontre un de ses élèves, acrobate à la perche (Les deux Frank), ainsi que Lange, gymnasiarque (un Marseillais) qui se laissait tomber dans un filet, d'une hauteur de 50 mètres.

Toujours en tournée, la troupe s'arrête à Milkwacké, puis repasse à Chicago, où Trewey est toujours le favori. De cette ville on part pour le Canada. Pendant la visite des douaniers à la frontière, Trewey en profite pour aller, avec quelques artistes, voir encore une fois les chutes du

Niagara qui se trouvent près de la station. Etant en hiver, ils sont tout étonnés de voir les chutes complètement glacées et vues par un clair de lune elles sont magnifiques.

A deux heures du matin, on se remet en route, mais quelques kilomètres plus loin, le train arrêté par les neiges est remis en marche par le secours d'une



deuxième locomotive et ils arrivent tant bien que mal à Toronto. Après huit représentations dans cette ville, la troupe va à Montréal où elle fait florès et rentre de nouveau dans les Etats-Unis en passant par Cleveland, Boston, Newhaven, etc., puis elle s'arrête à Philadelphie. Dans cette ville, Trewey a le plaisir de rencontrer son ami Henri R. Evans, bibliothécaire au Bureau d'Education du Ministère de l'Intérieur, à Washington, qu'il n'avait pas revu depuis une dizaine d'années à Londres et Paris. M. Evans, fervent adepte de la prestidigitacion, a publié *Old and New Magic*, ouvrage renfermant une petite biographie de tous les vieux artistes prestidigitateurs et en particulier des notes sur les inventions de Robert-Houdin que Trewey appelle le Vaucanson du XIX^{me} Siècle, ainsi que sur les aventures de Cagliostro et autres.

Quittant Philadelphie, la troupe s'exhibe dans les villes du sud-est et rentre finalement à New-York fin juin où elle se disloque.

MM. Nixon et Zimmerman vont voir Trewey et le prient de former une troupe pour la saison suivante ; conditions et prix convenus, Trewey retourne en Europe ; arrivé à Londres, il entre au London Pavillon. Pendant ce temps il forme sa troupe pour les Etats-Unis : il engage Buatier de Kolta, Bruet et Rivière, les Martens, Léon, les Phoite's et un petit ballet.

Trewey avait reçu ses avances, mais n'ayant pas de réponse au sujet des avances des artistes, pour ne pas se fâcher avec eux il télégraphie au directeur qu'il ne peut continuer ses démarches, renvoie ses avances contre les signatures et prolonge son contrat au London Pavillon. Mais, au bout d'un mois, des névralgies terribles l'empêchent de travailler ; il rentre à Paris où pendant près d'un an, il souffre comme un damné avec des accès de goutte rhumatismale,

ne pouvant voir personne, seul auprès de sa femme qui lui prodiguait des soins tendres et affectueux. Ainsi Trewey passait souvent des journées entières étendu sur une chaise longue, son fidèle chien Cicien sur ses genoux (chien d'une intelligence remarquable, qui a vécu 20 ans auprès d'eux, et dont ils n'ont jamais voulu se défaire). Trewey s'est promis d'écrire une petite biographie de ce brave animal.



TREWEY — CHERCHEUR

PENDANT sa maladie, il s'occupe sans cesse ; il pense à sa guérison, à sa convalescence, à la reprise du travail, et surtout à faire du nouveau.

Il réfléchit, il trouve, il écrit le manuscrit d'une pièce dans laquelle il puisse intercaler de nouveaux trucs. Une fois terminée, il la soumet à son épouse, qui doit jouer le principal rôle ; ils répètent ; il ajoute un rôle de domestique, et donne comme titre : Yota-Burlesque, meli, melo, mimo. Comme personnages :

Yota, jeune tunisienne ; Pierrot amoureux poétique et un Eunuque.

Une fois, vue, relue, corrigée et mise au point, il écrit au jeune compositeur Stretti, lui remet la pièce pour la mettre en musique. Au bout de quinze jours ce dernier lui apporte des idées. Trewey les trouve à son goût.

La saison bat son plein ; la santé revient ; il répète, donne des leçons à sa femme, prend un servent qui doit remplir le rôle de l'Eunuque. Stretti, vient avec la pièce complète ; on la répète au piano, elle est parfaite.

TREWEY, dans le costume de Pierrot pour Yota.

Alors, Trewey dit à Stretti de faire les orchestrations, lui passe un engagement avec condition de ne jamais jouer la pièce sans lui.



Puis il écrit à Bruxelles, le directeur lui dit qu'Yvette Guilbert était chez lui ; mais, qu'il lui donnerait dix représentations en attendant la rentrée de Paulus. Trewey accepte.

Dans l'intervalle, un directeur Américain arrive, il lui parle de sa pièce; quelques jours plus tard, ils partent pour Bruxelles. La pièce obtient un succès immense. Le directeur Yankee la voit, et content, il signe les contrats avec Trewey, Miss Ixa (M^{me} Trewey) et Stretti.



MISS IXA (M^{me} Trewey)

L'engagement terminé à Bruxelles, ils partent pour Londres, afin de se reposer quelques jours chez ce bon et vieil ami, Marcel Briaïs, grand chef du Midland Railway.

Sitôt remis de leur fatigue, ils prennent le train pour Liverpool, où ils s'embarquent pour New-York; trois jours après leur arrivée, ils débütent au Théâtre Proctor.

Trewey, favori aimé et sympathique aux Yankees, obtient un triomphe avec son nouveau directeur; il repasse dans les villes qu'il avait faites lors de sa première tournée en Amérique; plus que jamais, il moissonne des lauriers.

Dans cette pièce, il jonglait, faisait de la Prestidigitation, mimait et présentait pour terminer des silhouettes dessinées, découpées et machinées par lui. Merveilleuses inventions, grâce auxquelles il devait à son retour à Paris, s'associer avec Salis, le spirituel maître du Chat Noir, pour une tournée artistique en Europe.

Mais, lorsqu'il retourne à Paris, il apprend la mort de Salis. Déçu, il se repose, se disant : « Eh bien, si je m'arrêtais »; il essaye, mais l'amour des planches le reprend.

Apprenant que l'on monte *Le Tour du Cadran* aux Folies-Dramatiques. Il écrit au directeur, qui lui télégraphie d'aller le trouver; ils causent, et s'entendent définitivement. Dans le deuxième acte de cette pièce, Miss Ixa obtient un grand succès avec ses chants et danses dans le décor du Moulin Rouge et Trewey fait ses exercices dans l'acte du Cirque comme l'avait fait le célèbre clown Oriol, lors de la création de la pièce; il obtient un vrai triomphe, en projetant sur son écran les profils des hommes célèbres, ainsi que ses têtes découpées, fixées sur la tête de figurant et surtout ses silhouettes animées qui ont couronné sa carrière artistique.



Alors, son contrat terminé, il s'écria : « Je me retire, mais!..... »



Trewey — Barnum

Les Fils Lumière, de Lyon, venaient de terminer leur invention du cinématographe ; le père Lumière, bon et vieil ami de Trewey, apprenant qu'il est à Paris où il finissait son engagement au Théâtre des Folies-Dramatiques, lui télégraphie d'aller le voir dans son château de La Ciotat, lui expliquant ses projets. Trewey se rend audit château où on le cinématographie dans ses principaux exercices. (De ce fait il est le premier artiste au monde qui se soit vu travailler).

Ils parlent ensuite d'exploitation, et Lumière dit à Trewey qu'il comptait sur lui pour lancer son affaire en Angleterre ; alors, ils vont à Lyon où ils composent des équipes, puis partent pour Paris. Dans la capitale, ils ouvrent la salle du sous-sol du Grand Café, avec le photographe Clément Maurice, puis ils ouvrent un second poste à la Porte St-Denis.

Trewey part pour Londres, où, huit jours après, avec une réclame fantastique, il exhibe pour la première fois dans le Royaume, le Cinématographe, dans la grande salle du Polytechnic, devant plusieurs princes et ducs de la Cour, tous les membres de la presse anglaise et les principaux directeurs de théâtre.

Le lendemain, tous les journaux consacraient des colonnes entières sur ses peintures vivantes que les *Lumière Frères* avaient inventé et un journal satirique

mit le portrait de Trewey en première page, montrant les mains de tous les directeurs qui voulaient l'engager.



C'est alors qu'il signe avec l'Empire-Théâtre, le Palais de Cristal et pour une tournée en province avec trois directeurs différents, à raison de 12.000 fr. par mois pour chaque théâtre et cela pour douze et dix-huit mois, d'un succès sans précédent dans les annales du théâtre.

Pendant plusieurs mois au Cristal-Palace, il est Barnum et artiste. C'est ainsi que sur les affiches de cet immense établissement on lisait : Théâtre, tous les jours à 3 heures Trewey dans ses ombres et ses 25 têtes sous un chapeau. À côté, dans la Salle des concerts, à 4 heures, le Cinématographe Lumière, présenté par Trewey et dans le *Entertainment Théâtre*, de 2 heures à 7 heures, *Trewey last Dream* (exposition macabre).

Ainsi arrivé à l'apogée d'une carrière accidentée, Trewey, en modeste, se retire complètement du théâtre.

Cependant à Paris pendant l'Exposition de 1900, il fut directeur (acting-manager) du Phono-Cinéma-Théâtre de la Rue de Paris.



REMEMBRANCE



La presse des deux émisphères fut unanime sur son compte et sur son talent ; son portrait, souvent mêlé à des satires politiques, a paru dans le *Journal illustré*, *l'Illustration de Espana y América*, *Der Vorstellung Zeitung*, *la Campana de Gracia*, *la Bombe*, *la Jeune Garde*, *la Caricature*, *the Entracte*, *the Looking Glass*, *New-York-Herald*, *the Northera Review*, *Le Clipper de New-York*, *le Scientific-Américan*, *la Tribune de Chicago*, *le Standard de San-Francisco*, *l'Almanach Hachette*, durant plusieurs années, ainsi que dans *Je sais tout*, *Partout*, *The "Era"* *La Chronique de Londres*, etc., etc.

Dans trois numéros différents, *l'Illustration* a donné son portrait et une étude sur l'*Ombromanie* dont nous parlerons plus tard. *Le Gil-blas*, *le Voltaire*, *le Temps*, ont enregistré ses succès, et *le Figaro* lui a donné sa devise : *travail, patience, progrès*.



Lui-même, dans son ardeur de chercheur, et dans son opiniâtreté de méridional, doublé d'un breton et d'un anglais, a pris la devise : *Labor omnia vincit*.

Au faite du talent, des honneurs et de la réputation, recherché dans la haute société, invité pour égayer les cours européennes, Trewey est demeuré serviable et ouvert. Loin de rougir de ses humbles débuts, il les raconte avec plaisir et son exemple est un encouragement en même temps que la preuve de la force qu'exercent la persévérance, le travail et

le talent sur la mauvaise fortune. Aussi son amitié est recherchée à l'égard de ses conseils par ses camarades.

Trewey est un homme sérieux, réfléchi, d'apparence sympathique et distinguée, ayant toutes les qualités voulues pour plaire au public le plus exigeant. Sa figure rasée, au lieu de rappeler le cabotin, rappelle plutôt un magistrat ou un diplomate; sa démarche aisée, ses manières sont celles d'un parfait gentleman, et quand parfois ses camarades s'étonnaient qu'il soit reçu par l'aristocratie anglaise et française, il répondait avec bonté : « Soyez avec le public et vos admirateurs, sourd, muet et modeste, voilà tout le secret ».

Quoique Français de cœur et d'origine, Trewey est le type de l'Américain avec sa figure grave d'homme d'Etat.

Haut de stature, solidement charpenté, d'une structure gracieuse et imposante, Trewey est cependant tout *figure*.

Sa face large, puissante, aux muscles saillants est éclairée par des yeux pétillants d'intelligence; sa bouche, où erre sans cesse un sourire sceptique, semble toujours prête à la transformation; son front découvert et ses cheveux dont les ciseaux arrêtent l'ondulation, sont ceux des hommes de génie.

Il ne fait rien de ce qu'ont fait les autres, ou s'il le fait, c'est avec des perfectionnements nouveaux. Tous les vieux tours d'escamotage, il les dédaigne, créant toujours. C'est ce qui le distingue des prestidigitateurs les plus habiles, tels que *Cazeneuve*, *Buatier de Kolta* et *Hermann*, ainsi que des célèbres jongleurs : *Langlois*, *Kaoli*, *Cinquévalli*, *Richier* dit *Lozado*, propagateur du bilboquet; c'est aussi ce qui fait sa supériorité.

Trewey n'a jamais pris de leçons d'aucun prestidigitateur, il est entièrement *lui*. Au début, il parlait; aujourd'hui il est muet, n'expliquant rien, laissant parler son talent de mimique. Inutile d'ajouter qu'il est, dans l'intimité, le plus agréable causeur.

Son genre a été qualifié par un journal de Paris qui a créé pour lui un barbarisme bien significatif : le *Treweyisme*.

Donner une définition courte et exacte du Treweyisme est impossible : il est constitué par ces mille riens et pour le comprendre il faut avoir vu Trewey.

Il faut l'avoir vu maniant un morceau de papier ou de bois, un sou ou une bouteille : c'est là le *Treweyisme*.

Il ne cache pas ses trucs, si truc il y a ; au contraire, il les dit à tout venant.

Son matériel est peut-être le plus riche qui ait existé.

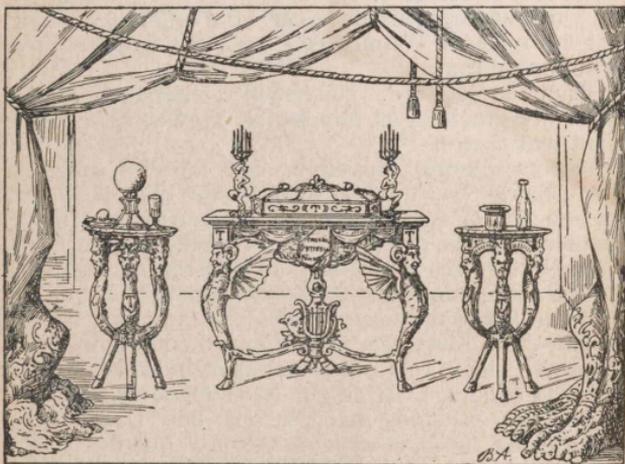


Table et guéridons dorés sculptés, en bois massif avec rideaux en peluche grenat, cordes et franges d'or.

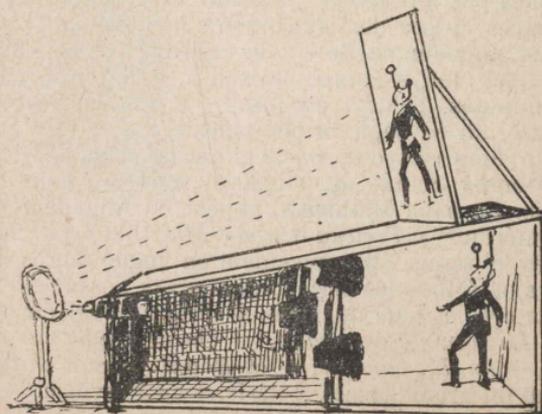
Cependant dans ses tournées en Amérique, Trewey avait un second matériel, composé de 3 chevalets en cuivre sur lesquels étaient posés de grands plateaux en cuivre repoussé, représentant le portrait du grand poète anglais Shakespeare et des guerriers romains,

le tout entouré d'un immense écran en peluche et soie grenat, d'un effet féérique et artistique. « Les plateaux servaient à cacher ses outils posés sur des planches fixées aux chevalets. »

Cette même mise en scène le suivit dans ses dernières tournées en Europe.

Le Treweyorama

DERNIÈREMENT, nous avons appris par un de ses amis que Trewey met en préparation un truc qui émerveillera plus que tous les *Looping the Loop* du monde, nous avons nommé le *Treweyrama*, qui n'étant ni le cinématographe ni le phonographe, réunit les mêmes qualités, sans les instruments.



TREWEYORAMA

LE TREWEYISME

LA prestidigitation n'a pas de secret pour Trewey, mais il n'emploie ni boîtes truquées, ni tables machinées, ni cornets, ni trappes, seulement ses dix doigts et quelques accessoires : des œufs, des mouchoirs, des pièces de monnaie, des baguettes et des cartes. D'une seule main, il fait « sauter la coupe » de *sept façons différentes*. Il lance des cartes avec une force prodigieuse ; c'est ainsi que de la scène, il les fait voltiger jusqu'aux plus hautes galeries de l'Alhambra de Londres, que l'on considère comme le plus vaste théâtre du monde.

S'il lui prend fantaisie de vous donner un petit concert, ce sera avec des instruments de sa façon, fabriqués par lui-même ; avec du bois, des cailloux, des verres, il fera des instruments mélodieux.

C'est phénoménal de le voir écrire à l'envers n'importe quel mot, si compliqué soit-il, ou de le voir, en trois minutes, peindre au fusain, à la craie ou en peinture, un paysage ou une marine.

Il a empreint d'un cachet tout nouveau le vieux passe-temps connu du vulgaire sous le nom de « papier du papa Mathieu », appelé en Angleterre et en Amérique « *Trewey-Papier-Multiforme* » ; car Trewey a remis cet amusement en vogue après lui avoir ajouté tous les perfectionnements possibles.

Il a créé et joué quelques scènes où il est désopilant : *Le pianiste persécuté*, — *On ne reçoit pas*, — *Yota*, — *Ici, là, partout*, — et *Boum ! servez chaud*, qui eut un grand succès à Paris et en Province.

S'il n'eût été Trewey, il eût été un ingénieur ou un comédien de talent. Avec sa face mobile comme

celle du fameux auteur anglais Garrick, il prend tour à tour la figure d'un vieillard ou celle d'un jeune homme. Quand il veut imiter quelqu'un, sa face se décompose ; sa face entière, son menton, ses joues, son front, son nez deviennent exactement ceux du modèle. Voilà pourquoi il est extraordinaire dans l'exercice si commun et si vieux appelé le chapeau de Tabarin, scène mimique, où, sans quitter la scène, il représente cinquante têtes différentes d'une rigoureuse exactitude.

Avec ce chapeau de feutre noir et sans fond, il mime Napoléon ou le pioupiou ; l'Auvergnat ou l'Irlandais. Tous les types les plus divers sont croqués sur nature. Son Basile est inimitable.



Mais où il est absolument extraordinaire et sans rival, c'est dans le jeu des ombres.

On appelle *ombromanie* (faute d'un mot spécial) l'action de projeter, au moyen des doigts, des figures sur un écran lumineux. Comme on le voit, rien de plus enfantin : qui de nous à la veillée ou sur le mur de l'alcôve ne s'est amusé de faire des lapins, avec l'ombre des mains.

Ce jeu n'est pas neuf. Dans l'*Illiadé* ou l'*Odyssée*, je ne sais plus lequel, Homère parle d'un certain grec du nom de Pythonias qui s'amusait au noble exercice des ombres. Voici donc le jeu de l'oie qui a un rival comme antiquité ; je m'étonne même qu'Offenbach, le chantre aussi érudit que fantaisiste de la *Belle Hélène*, ne nous ait pas montré les dieux de la Grèce jouant aux ombres... mais on ne saurait penser à tout.

Cet exercice est celui qui plaît le plus au public de tous les pays du monde, car il est mieux compris que d'autres tours demandant à être plus finement appréciés.

La mise en scène est des plus simples : un écran de calicot blanc de quatre mètres carrés avec, derrière, une lampe à gaz oxygène. Entre la lumière et l'écran se place l'opérateur.

Trewey a créé presque tous les personnages qu'il représente : nous ne citons que pour mémoire deux ombromanes, *Campi* et *Frizzo*.

Le *lapin* et le *loup* sont absolument vivants sous les doigts de Trewey ; le *cygne* qui plonge, nage, tourne la tête, se gratte, est extraordinaire de naturel.

L'*éléphant*, l'*oiseau*, le *chat* ont les mêmes qualités. On remarque surtout le chien qui happé un os, le broie, avale et bâille, le tout frappant de ressemblance.

Le vieux *bonhomme*, le *paysan*, le *chasseur*, le *grimacier*, *Robinson Cruséo* excitent une hilarité dont il est impossible de se défendre.

Quant au *jockey à cheval*, à la *danseuse de corde*, au *batelier* et au *pêcheur à la ligne*, inventés par Trewey durant son dernier engagement à l'Alhambra de Londres, ce sont de petites merveilles.

Et tout cela avec les dix doigts seulement.

Ce n'était pas assez, il a voulu perfectionner et à l'aide de quelques accessoires tels qu'une carte à jouer figurant un chapeau, une table, une pipe, un bout de ficelle, etc., il a réussi à jouer de véritables pantomimes à plusieurs personnages. Le prédicateur montant à sa chaire, prêchant, tempêtant, se radoucissant, bénissant : on croit entendre les éclats de voix du pasteur tonnant, ou sa parole onctueuse de bénédiction.

Le policeman fait la cour à la bonne, l'embrasse, boit une bouteille et s'en va. Survient un musicien ambulancier qui joue de la clarinette : le *proprio* apparaît au balcon, et renvoie d'un geste indigné l'auteur de la sérénade intempestive. Celui-ci continue et souffle avec d'autant plus d'ardeur que le *pripri* enrage d'avantage. Enfin, le propriétaire, exaspéré, verse sur le musicien le contenu d'un vase intime, représenté pour la circonstance par de la simple terre.

Voilà du bon naturalisme, plus réel et plus propre que celui de M. Zola, dit la *rose des vents*.

Depuis le chat jusqu'au lion britannique ; depuis le policeman jusqu'à la reine Victoria. Toutes ces ombres là sont vivantes, parlent, rugissent ou miaulent.

Toutes ses figures et scènes comiques ont été copiées, mais aucun artiste n'a osé attaquer les profils illustres et politiques, car avec ses dix doigts seulement, il lance sur son écran les profils de Thiers, Gambetta, Clémenceau, Bismarck, Crispi, Loubet, Alexandre III, Nicolas II, la reine d'Angleterre, Napoléon I^{er}, et toutes les têtes qu'on lui présente. La photographie seulement lui suffit pour, dans l'espace de quelques minutes, faire apparaître le portrait sur l'écran : ce qui l'a fait surnommer en Angleterre, *Le Dessinateur en Ombres*.

Il faut avoir vu ce travail extraordinaire pour le comprendre et l'apprécier. C'est chose inouïe que ces doigts animant des personnages ; ces mains nerveuses, souples, dociles, intelligentes, spirituelles même, interprétant de petits drames, jouant la comédie comme des acteurs. On a peine à s'imaginer que dix doigts puissent faire tant de choses.

Que d'études, que de patience, que d'efforts, pour arriver à ce résultat, et que de temps il a fallu à combiner ces petites scènes, à plier ces doigts rebelles, à assouplir une main humaine comme une main de caoutchouc. C'est simplement prodigieux.



Professor Trewey

Les imitateurs et les copistes *Marcus, Nibaf, Alfonso, Leclair, etc.*, n'ont pas manqué, mais ils sont bien pâles auprès du maître. Trewey a formé quelques élèves : Trewey II, Trewey III et Trewey IV, Miss Patrice, Conge, Albany, Lorel, Rolland, Le Petit Trewey, Hunter, Yank-Hoë, Barlow, Sig^{ta} Garcia, etc... Parmi eux trois ou quatre font suivre leur nom du mot Treweyiste.

Les amateurs ont voulu prendre aussi des leçons. A Londres en particulier, l'engouement était tel que bon nombre de lords ont reçu les leçons de Trewey ; de même à Paris.

Et c'est un curieux spectacle que de voir des personnages portant les plus beaux noms de France et d'Angleterre prendre des leçons d'escamotage.

A ce jeu-là, Trewey a gagné de belles rentes et, sans épater les bourgeois comme le très fameux et inepte Paulus, Trewey a acquis une situation de fortune qui le met bien au-dessus des misères d'autrefois.

Aujourd'hui le genre créé par Trewey n'est plus discuté et les gens du métier comptent trois sortes de jongleurs : les jongleurs *acrobates*, les jongleurs *japonais* et les jongleurs *Treweyistes*.

Trewey est peut-être l'unique artiste qui, pendant une soirée entière, puisse amuser un public sans le fatiguer.

Trewey at home

TREWEY possède, près de Paris, une adorable villa. Sa charmante femme en a fait un Eden, qu'il appelle philosophiquement son Paradis Terrestre.



TREWEY-VILLA

Maintenant se reposera-t-il ? Oui et non, car ayant toujours eu une vie agitée, il ne saurait être tranquille; c'est ainsi que nous avons appris qu'il

s'impose ses occupations journalières : trois jours par semaine il va à Paris, rendre visite à ses amis et s'occuper de ses affaires; les autres jours il ne sort que rarement de chez lui; l'été, le jardinage prend une partie de sa journée.

Pendant toute l'année, il fait des exercices de gymnastique avec des haltères, des clubs et surtout avec l'appareil qu'il a fabriqué pour sa santé il y a environ une vingtaine d'année, sous le nom de : « *Trewey-Exerciser* ».

Il en a publié récemment les règles, les exercices : mouvements pour la culture du corps, l'assouplissement des membres, la circulation du sang, le développement de la poitrine, l'exercice respiratoire, etc., tout cela traité par l'hygiène et la propreté du corps.

En dehors de ce travail, il vient d'arranger pour un jeune artiste, un numéro qu'il avait présenté au public dans ses voyages en Allemagne, ayant pour titre : « *Mes Barbes Alphabétiques* », qu'il avait été obligé de quitter vu son maquillage.

Il a trouvé plusieurs illusions qu'il donnera un de ces jours à un confrère, ainsi qu'un truc, si truc il y a, pour les théâtres, dont la nouveauté sera un grand succès pour tous ses élèves ombromanes, sous le titre de : « *Le Sculpteur Silhouettiste* ».



✦ Trewey ✦ Compositeur ✦

CERTAINEMENT, un des hommes les plus extraordinaires de ces temps aura été Trewey, Trewey qui fut tour à tour mime, jongleur, prestidigitateur et illusionniste, qui a étonné et amusé des générations d'enfants et qui a charmé des publics si divers d'âge, de sexe et de nationalité. Son œuvre est considérable : l'ombromanie seule, dont il est l'inventeur et le créateur, se compose de plusieurs numéros.

Ajoutons que Trewey est excellent compositeur, les musiques de *Yvon le Pêcheur*, *Les petits Pierrots*, *A la Caserne*, *Tentation d'amour*, *Rêveuse*, *Valse Folle*, *A Bethléem* (Noël), *Lèvres Roses*, *La Marche de la Paix*, *L'Hymne au Soleil*, etc., ainsi que des valse, galops, marches, etc., en sont des preuves.

Toujours alerte, il écrit dans des feuilles et bulletins artistiques et mutualistes, des nouvelles, des pensées morales, des exemples vécus, etc..

Il a aussi écrit de petits levers de rideau, de petites et grandes pantomimes : *Le Livre rouge*, *Vindictives*, *Les amours au Village*, *Iota*, etc., etc., et avec son collaborateurs A. Montjardin et A. Provandier : *La bonne maîtresse*, *Le Paradis des oiseaux*,

Une Fête au Japon, ballet divertissement et *La Famille Mironton*, etc.



M. TREWEY.

Croyez-vous que c'est tout ? Non, Trewey fait de l'aquarelle avec un goût parfait et beaucoup de ses amis lui font l'honneur d'encadrer ses œuvres et de les placer dans leur salle à manger ou bureau.

Infatigable, il étudie la sculpture, afin de justifier son titre d'Artiste Universel.

Le sentiment artistique est inné chez lui; cela vient un peu de la parenté, car Rosa Bordas, la célèbre chanteuse patriotique, était sa cousine germaine, ce qui a fait dire :

Dans le monde artistique où son étoile brille,
TREWEY ne peut que ressortir,
Vraiment, cela tient de famille,
Vu que bon sang ne peut mentir !...

Bref, Trewey a tenu parmi les artistes du genre, la première place et ce qui fait l'éloge de l'homme après celui de l'artiste, c'est que ses quarante ans de succès ne lui ont valu ni un ennemi ni un envieux. C'est dans son monde une exception qui lui fait le plus grand honneur.

Trewey, qui est aussi populaire au nouveau monde que dans l'ancien, est depuis plusieurs années officier d'Académie, promu officier de l'instruction publique le 19 mars 1910, et titulaire de nombreux diplômes et médailles qui lui ont été offerts par la plupart des sociétés scientifiques et philanthropiques; médaillé de la Mutualité par le Ministre du Travail pour ses services rendus aux Sociétés de bienfaisance et la propagande pour le bien de l'humanité; membre et Président honoraire de plusieurs Sociétés de secours mutuels, de sauvetage, de gymnastique, etc.

Le bruit a couru que des amis influents constituent en ce moment un comité pour qu'on lui construise un théâtre spécial appelé *Théâtre Trewey*. Nul doute que l'on n'accorde au sympathique artiste cette récompense si méritée, qui mettra le sceau à son talent et à sa réputation.

TESTIMONIAL

Tous les amis et admirateurs du grand Trewey, apprendront comme nous avec plaisir qu'il vient d'être l'objet de la part de ses nombreux élèves Anglais, Américains, Espagnols et Français, d'une touchante marque de reconnaissance et de vive sympathie.

Le 15 janvier 1908, ses élèves lui ont offert son buste en bronze, exécuté par un des premiers artistes parisiens, lauréat du Salon des Artistes Français ; ce buste représente non seulement avec une fidèle exactitude les traits de notre célèbre compatriote Trewey, mais constitue une véritable œuvre d'art.

Trewey, très ému, a remercié chaleureusement ses élèves : jeunes artistes, futures étoiles, qui brilleront dans la voie que leur trace leur éminent professeur.

HENRI COLOMBON.



Les dessins sont de MM. Thiriat, Benoni. Trewey, F. Ernest, et des dessinateurs des journaux illustrés.

Toujours le même

CEST toujours avec un véritable plaisir qu'il reçoit la visite de ses bons camarades, tels que M^{me} Tylda Raphaële du Théâtre des Variétés, la famille Paulus, M^{me} Anna Thibaud, Pacra, Perrin, Provandier, Ouvrard, Ogereau, Delpierre, Corbière et autres vieux amis ; heureux de causer avec eux d'autrefois, et si des jeunes viennent le voir, il ne manque jamais de leur rappeler les *Pensées d'un vieil Artiste* qu'il a publiées dans le journal *L'Esprit-Français*, leur conseillant de toujours écouter les bons conseils, qu'ils viennent d'un vieux ou d'un jeune : « C'est en les suivant moi-même, dit-il, que je suis arrivé ; donc, faites comme moi, surtout gravez bien dans votre mémoire, que :

S'assurer la vieillesse
C'est vivre avec sagesse

Sachez aussi que pour arriver, il faut être travailleur, avoir une idée fixe, de la volonté, de la persévérance et être prévoyant.

En un mot il leur montre la route qu'il a suivie leur disant que pour plaire au public, il faut se plaire à soi-même. Sur cette phrase son camarade Réval un jour lui demanda ce qu'il fallait faire pour lui plaire : « Bah ! dit Trewey, ayant lutté pour la vie comme je l'ai fait, eh bien mon désir serait de voir les jeunes artistes adhérer à la Société de Secours Mutuels fondée par notre bon et brave ami J. Pacra. »

Trewey se plaît à faire visiter sa villa (sa boîte comme il l'appelle) qui est un petit musée : parmi tous les objets qu'elle contient, on remarque surtout sa collection de bilboquets, unique au monde, composée d'une variété de formes soit en ivoire,

bronze, buis, verre, etc., etc., parmi lesquels on remarque celui qu'il reçut en souvenir de son vieil ami Lozado (Bilboquet en ivoire certifié authentique de la Cour d'Henri III). Son ami et collaborateur Provandier, fervent du bilboquet, y va souvent faire sa partie.

Dans son atelier, au milieu de plusieurs outils, on y remarque en évidence : un cinématographe, des lanternes, des instruments de musique de toutes sortes, des appareils de prestidigitation, des tableaux repoussés, des aquarelles peintes de sa main, une collection de photographies de ses portraits, lors de ses débuts; parmi elles, celle de sa tombe se détache au milieu, représentant un obélisque surmonté d'un soleil en bronze sur lequel est écrit : *Sans Lui rien*, et qui rappelle à ses amis *L'Hymne au Soleil* qu'il a composé en 1900.

Dans l'intimité, il fait, sans trop se faire prier, quelques tours de cartes et autres pour passer le temps.

Dans son bureau, on remarque son buste en bronze ainsi que le portrait de M^{me} Trewey, des peintures le représentant en Pierrot, en costume de Cour, etc.; des diplômes et autres objets de valeur, une bibliothèque richement garnie de volumes de toutes nationalités dans lesquels on parle des exercices de sa création.

En un mot on ne s'ennuie pas chez lui.

Un jour son vieil ami Geo Ogereau lui demanda pourquoi il avait quitté le théâtre; Trewey de lui répondre : « Arrivé à l'apogée, celui qui peut le faire doit s'arrêter, quant à moi si j'ai quitté les planches sur lesquelles j'ai vécu quarante ans, c'est pour laisser ma place à un autre, c'est ainsi que je comprends le socialisme; comme tu le vois, je vis tranquille, méprisant la médisance et la calomnie, contre lesquels j'ai lutté toute ma vie, n'ayant d'autre arme pour me défendre que la droiture et l'honnêteté ».

Sur ce, s'approchant de la cheminée, il sonne et dit à la servante d'apporter des verres et sa cave à liqueurs.

Puis, priant ses amis de lui chanter une chansonnette du jour, en attendant que la bonne et vieille chanson revienne, il se met au piano, et joue un petit air sur son Treweyphone de la main droite, en



s'accompagnant au piano de la main gauche ; ensuite on chante deux ou trois chansonnettes , on trinque, on boit à l'avenir. Enfin, heureux d'avoir passé quelques instants ensemble, on se serre la main et bien amicalement il accompagne ses amis jusqu'à la

grille de sa villa en leur disant : « Rappelez-vous que la gaité, c'est la vie. Au revoir ! »



CONCLUSION

H Hands, esq., journaliste et auteur dramatique anglais écrivait en 1897, dans une revue mondaine de Londres :

« Depuis bien des années j'ai eu le plaisir d'assister aux représentations de Trewey, que j'ai vu et revu dans des genres très différents, car je l'ai admiré comme jongleur-équilibriste, prestidigitateur, ombromane, mime, silhouettiste, grand manipulateur de monnaie, d'assiettes, de papiers, transformateur de caractères, comédien, musicien et que sais-je encore.

« Dernièrement il est venu le beau premier exhiber le cinématographe à l'Empire Théâtre pendant plus de dix-huit mois avec un succès sans précédent dans mes souvenirs de soirées théâtrales.

« Ayant eu le plaisir de le rencontrer dans le grand promenoir du Théâtre, je m'approchai de lui et, en vieille connaissance, lui serrai la main, puis en nous dirigeant vers un bar, je lui fis cette question :

« Voyons Trewey, *good old fellow*, avez-vous pensé à publier vos mémoires, je suis certain qu'ils doivent être pleins d'anecdotes très curieuses et intéressantes, surtout à l'époque de vos débuts.

Trewey de me répondre aussitôt :

— « Cher Monsieur Hands, je vous dirai que depuis mon jeune âge, j'ai toujours noté les faits de mon existence qui m'ont le plus frappé et que j'ai donné ces notes en partie à un vieil ami pour qu'il puisse en faire un jour une petite Biographie, qui sera un résumé de ma vie de bohème, de mes voyages, accidents, incidents et mille autres aventures comiques et intéressantes.

« Ensuite, comme vous le savez, j'ai beaucoup observé ; j'ai toujours été curieux de voir ce qui se faisait dans l'industrie de chaque pays.

« Mais tout cela, je le raconterai plus tard, si toutefois la mort ne vient pas me surprendre avant ; en commençant par ma noyade, lorsqu'à peine âgé sept ans, je fus sauvé par un camarade un peu plus âgé que moi ; en continuant par mon séjour à Marseille pendant les épidémies de 1854 ; je pense que le récit des déraillements et tamponnements de trains, les incendies d'hôtel et de théâtre, au milieu desquels j'ai failli trouver la mort, ne manquera pas d'intérêt ; ainsi que tant d'autres aventures qui arrivent à tous ceux qui, comme moi, ont beaucoup voyagé.

« Je mentionnerai aussi à quelles époques et comment j'ai créé, innové ou perfectionné tel et tel truc, et comment je les ai présentés au public.

« Maintenant je vous dirai que ma mémoire me fait parfois défaut, mais je garde précieusement tous les agendas sur lesquels j'ai noté mes voyages, les pays, les faits, les dépenses, etc., etc., depuis plus de trente ans. » (Combien de gens n'ont pas eu cette précaution).

Sur ce, après avoir trinqué à sa santé et au succès continu du Cinématographe, après un franc *shake-hands*, je pris congé du grand artiste.

H. H.



